France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-15 0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA. (dollards canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS — Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages...
Casino, Golf, Tennis, Yatching, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO — Galerie « Villa Favorita ». Exposition internationale d'œuvres d'art « Noir et Blanc » 5 avril - 31 mai.

LOCARNO — 5e Festival international du film (juillet 1950). Grande première de films de tous les pays.

Renseignements et prospectus auprès des offices du tourisme de Lugano, Locarno, Ascona, et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

EMPLOI RÊVÉ !

— Dans les « dancinges » y a des « entraîneuses », pourquoi qu'y mettent pas des « entraîneurs » dans leurs salles de dégustation ? C'est ça qui s'rait un chic « boulot » !...

LÉGITIME ORGUEIL

— Vous avez l'air bien fière, ma mère l'oie !

— Il y a de quoi. Le foie de ma sœur vient d'être reçu à l'académie des Gastronomes pour être dégusté aux « Arts ménagers » !

RETOUR DU SALON

— Voilà pour vous, Julie : un « électro-tambour-culinaire ». Il bat les œufs et la charge en même temps !

— Et ça fonctionne bien ?

— A la baguette !

PRUDENCE

— Moi, je n'acheterai jamais ce genre de baignoire. C'est trop dangereux !

— Pourquoi ?

— Dame, c'est dans une baignoire sabot que Marat fut assassiné !

PHILOSOPHIE

— J'ai déjeuné aux « Arts Ménagers ». Ah ! quel menu !

— Bah ! Tout cela est vain, tout cela est fumée !...

— D'accord. Tout est vin et fumet !

2 BONNES RECETTES...

pour faire vite

...UN EXCELLENT PETIT DÉJEUNER

1° - Pour un bol d'eau chaude, ajoutez une cuiller à soupe de chicorée (plus ou moins suivant votre goût), laissez bouillir 2 à 3 minutes, passez, ajoutez lait et sucre à volonté.

Cette préparation possède un délicieux goût de noisette.

2° - Jetez par tasse de lait froid une cuiller à soupe de chicorée, faites bouillir, passez, sucrez à volonté.

Cette préparation est recommandée à ceux qui aiment les petits déjeûners substantiels, riches au goût et riches pour l'organisme.

1 BONNE RECETTE ...

pour faire votre café

Au fond du filtre jetez d'abord la chicorée, puis le café. Une cuiller de chicorée pour trois cuillers de café. Versez l'eau bouillante comme d'habitude et vous obtiendrez ainsi un café plus coloré, plus onctueux et de saveur agréable.

Ce sont 3 recettes de santé.

La chicorée, comme chacun sait, est rafraîchissante, diurétique, et sainement dépurative. Mais elle a encore bien d'autres vertus, qu'elle doit à un principe amer qui active la secrétion des glandes. C'est ainsi que la chicorée donne de l'appétit, facilite la digestion, stimule le foie et harmonise le fonctionnement de tout l'organisme.

ELVINGER 1866

Il n'est bonne santé qu'avec

CHICORÉE

EN 90 MINUTES *de vol*

UN RÉEL EFFORT PARMI TANT D'AUTRES

Jamais encore Air France n'avait mis à votre disposition tant de facilités pour aller à Londres. 6 services quotidiens dont 4 dits "off peak" à 7 h. 30 - 9 h. - 19 h. 30 - 21 h. au prix extraordinairement bas de 9.800 Frs. Cet effort magnifique prouve le désir d'Air France de rendre l'avion accessible à tous. A vous de savoir en profiter !

VOUS VOULEZ ÊTRE A LONDRES

...AVANT L'OUVERTURE DES BUREAUX prenez le DC4 de 7 h. 30 vous aurez juste le temps de prendre un substantiel petit déjeuner et de parcourir le journal du matin.

...AU DÉBUT DE L'APRÈS-MIDI prenez le DC4 de 13 h. (service normal à 12.120 Frs). Un succulent déjeuner vous est servi à bord, agrémenté de Champagne et clôturé par un Cognac fameux.

POUR PRENDRE LES CORRESPONDANCES DE NUIT desservant la province, prenez le DC 4 à 19 h. 30.

Vous voyagerez vite, confortablement, dans une ambiance raffinée, à bord de puissants DC 4, pilotés par des équipages spécialisés ayant effectué des milliers de fois le parcours.

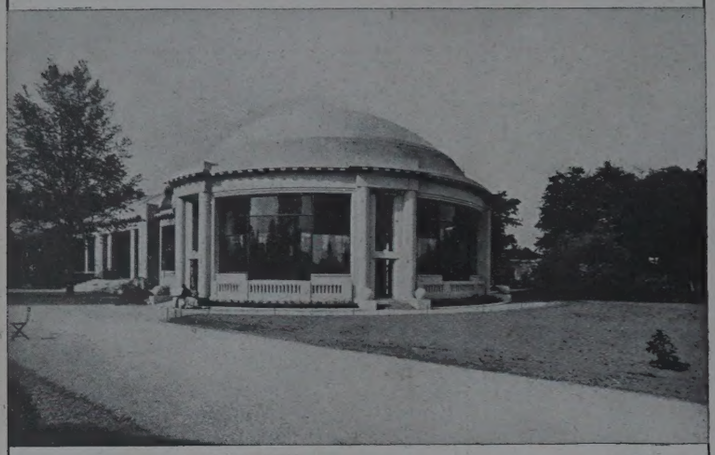
Réservez vos places à

AIR FRANCE

119, CHAMPS-ÉLYSÉES - BALZAC 50-29 - 2, RUE SCRIBE - OPÉRA 41-00 ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES
VENTE PAR TÉLÉPHONE : BALZAC 50-29 DE 7 HEURES A 22 HEURES.

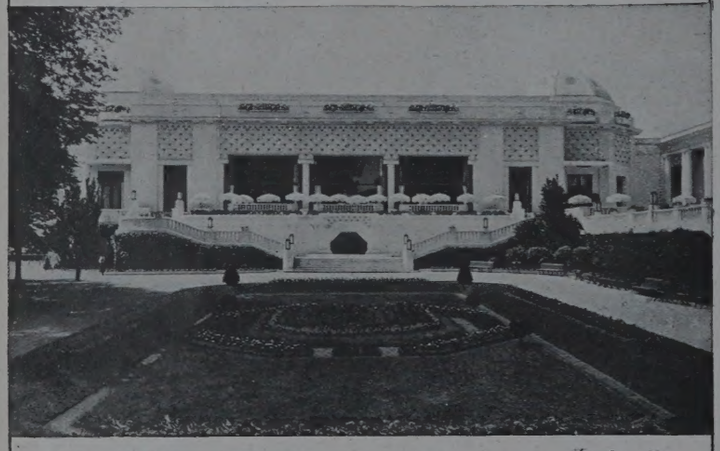
DP 50

★VITTEL★



GRANDE SOURCE
POUR LES REINS
SOURCE HEPAR
POUR LE FOIE

La Station de l'Arthritisme



SAISON : 25 Mai - 20 Septembre
GOLF ★ COURSES ★ POLO
CONCOURS HIPPIQUE ★ PISCINE
AU CASINO : Soirées de gala
Boule - Baccara - Roulette
Nombreux Hôtels

Faites votre cure à

★VITTEL★

LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

6me ANNÉE — NUMÉRO 231

18 MARS 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU GUILDHALL

De toutes les cérémonies officielles auxquelles le président et Mme Vincent Auriol furent invités durant leur séjour dans la capitale britannique, la plus pittoresque fut sans nul doute la brillante réception donnée dans le décor médiéval du Guildhall par le lord-maire de Londres, dont le costume d'apparat s'ornait pour la circonstance de la plaque de grand officier de la Légion d'honneur. Phot. N. Y. Times.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

KINCAID. Les mineurs américains manifestent de la joie : la grève est terminée, ils se dirigent vers les ascenseurs qui donnent accès aux puits de la mine. Le travail reprend enfin après un mois d'interruption.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. L'agitation sociale continue. Grève partielle du métro, du gaz, de l'électricité. A l'Assemblée, la discussion sur la répression des sabotages déclenche des bagarres d'une violence sans précédent. La troupe doit, à Rouen (ci-dessus), remplacer les dockers et décharger le navire *Helen*, qui apportait des pièces d'avions.

ROME. Le pape a reçu en audience privée S. Em. le cardinal Spellman, archevêque de New-York. On le voit ici passer en revue, à son arrivée au Vatican, un détachement de gardes suisses, aux brillants uniformes.

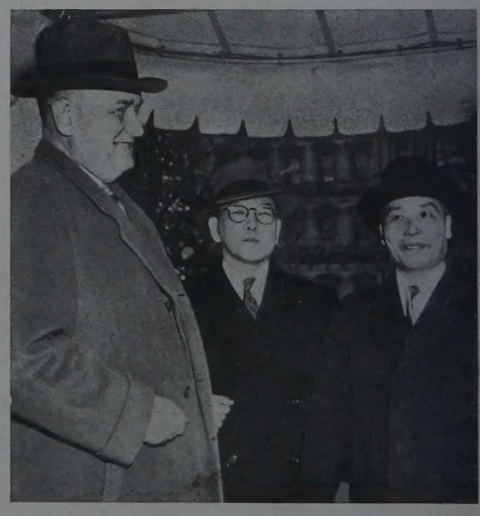
LONDRES. La séance d'ouverture de la nouvelle session du parlement par S. M. le roi George VI a réuni de nombreuses personnalités du corps diplomatique. Ci-dessus, l'ambassadeur de Suède et M^me^ Hagglöff.

SAINT-ANTON. La reine Juliana est arrivée avec ses trois filles pour les sports d'hiver. Le wagon spécial est resté en gare et sert de bureau à la reine, qui vient chaque jour y examiner les affaires urgentes.

MADRID. Un service a été célébré, en présence du général Franco, dans la basilique du vieux monastère San Lorenzo del Escorial, à la mémoire de tous les rois d'Espagne, et plus spécialement d'Alphonse XIII.

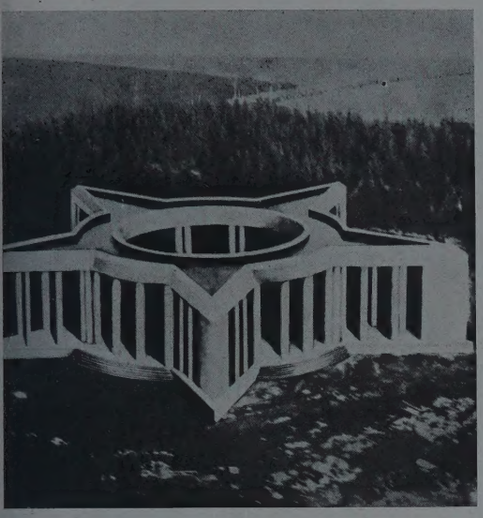
PARIS. Pour procéder à une inspection des câbles téléphoniques installés dans les souterrains de Paris, M. Charles Brune, ministre des P. T. T., avait revêtu l'uniforme de circonstance et chaussé des bottes solides.

VARSOVIE. Expulsion par le gouvernement polonais d'un millier d'Allemands qui ont trouvé refuge en zone britannique. Voici le convoi franchissant la limite de la zone soviétique pour se rendre au camp de Friedland.



WASHINGTON. M. L. Johnson (à g.), secrétaire d'Etat à la Défense, le D^r^ Li Tsung Jen, président de la Chine nationaliste, et le D^r^ Shao Hwa Tan s'entretiennent des problèmes de l'Asie, à l'issue d'un déjeuner.

LA SEMAINE



BASTOGNE. Un monument à la mémoire des soldats alliés tombés au cours de la dernière offensive nazie contre la ville sera inauguré en juillet prochain. Le plan en a été réalisé par un grand architecte belge.

DAX. M^lle^ E. Baels, sœur de la princesse de Réthy, épouse du roi Léopold III, vient de se marier avec un Français. Notre document la représente sortant, missel à la main, de la charmante petite chapelle de l'évêché.

PARIS. Cinq conventions franco-sarroises ont été récemment signées au Quai d'Orsay par le ministre des Affaires étrangères, M. Robert Schuman (à droite), et le chef du gouvernement sarrois, M. Johannès Hoffmann.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il faudrait avoir bien peu d'imagination pour ne pas établir une comparaison entre la visite rendue par M. Vincent Auriol aux souverains britanniques et celle que fit à Londres M. Albert Lebrun, quelque temps avant la seconde guerre mondiale. On devait, pendant les fêtes, inaugurer le nouvel Institut français du Royaume-Uni. J'avais été délégué par l'Institut de France pour assister à cette inauguration. Je ne peux me rappeler ces journées mouvementées sans qu'une poignante angoisse vienne me serrer le cœur.

Nous autres, Français, que l'on répute, je me demande pourquoi, frivoles, nous avons la mémoire longue et l'expérience du malheur. L'histoire de notre patrie est toute faite d'invasions, de ruines, de combats sans merci, de chutes et de relèvements. Lors de cette visite du président Lebrun, tous les Français de sang-froid sentaient venir la guerre et ne pouvaient celer leur appréhension. Il me souvient que, pendant ces fêtes, pour nous colorées d'inquiétude, l'ambassadeur de France offrit un déjeuner auquel j'assistais. Je me trouvais assis à côté d'une illustre dame de la vieille noblesse britannique. « En cas de guerre, me dit soudain cette personne, nous vous enverrons de l'argent et du matériel, mais pas d'hommes ! Nous n'avons pas d'hommes ! » Cette phrase, qui exprimait assez bien un sentiment commun à beaucoup d'Anglais, cette phrase me donna d'abord de l'humeur, puis elle me jeta dans la consternation.

Pauvre et courageuse Angleterre ! Elle se refusait alors à voir le péril, à mesurer la grandeur du péril. Elle espérait encore qu'en tendant une main désarmée elle verrait les grands fauves se coucher, lui lécher les orteils et ronronner pacifiquement. Elle a payé très cher cette bien surprenante confiance. Et nous avons payé plus cher encore, nous que nulle barrière d'eau ne défendait contre l'offensive des blindés.

Le rôle qu'avait joué la Belgique dans la première guerre mondiale, le rôle de première victime tout de suite immolée, nous l'avons, à notre tour, joué dans le second conflit. En 1914 et jusqu'à la fin du massacre, c'est la France qui a tenu le devant de la scène. Ce sont des épreuves exténuantes et qu'un peuple ne peut supporter très souvent. De 1940 à 1944, c'est l'Angleterre qui a tenu l'emploi, l'Angleterre qui a été l'âme de la résistance, alors que nous gisions sous les griffes de l'adversaire acharné.

L'observateur serait tenté, conduit par l'enchaînement des images, de penser que, si le monde est saisi dans le tourbillon d'une troisième guerre mondiale, l'Angleterre, à son tour, prendra rang parmi les martyrs des premières batailles. A vrai dire, les événements ne se présentent plus de la même manière : même s'ils se trouvaient jetés dans la mêlée, les peuples germaniques n'auraient plus l'initiative de la conflagration. Ce qui menace notre globe, nous le savons tous et tout le monde y pense, c'est une guerre qui mettrait aux prises la puissance américaine et la puissance soviétique, une guerre dont l'Europe occidentale serait le premier enjeu, dont l'Europe occidentale serait tout aussitôt le théâtre et dont elle supporterait les dommages les plus graves, les moins réparables.

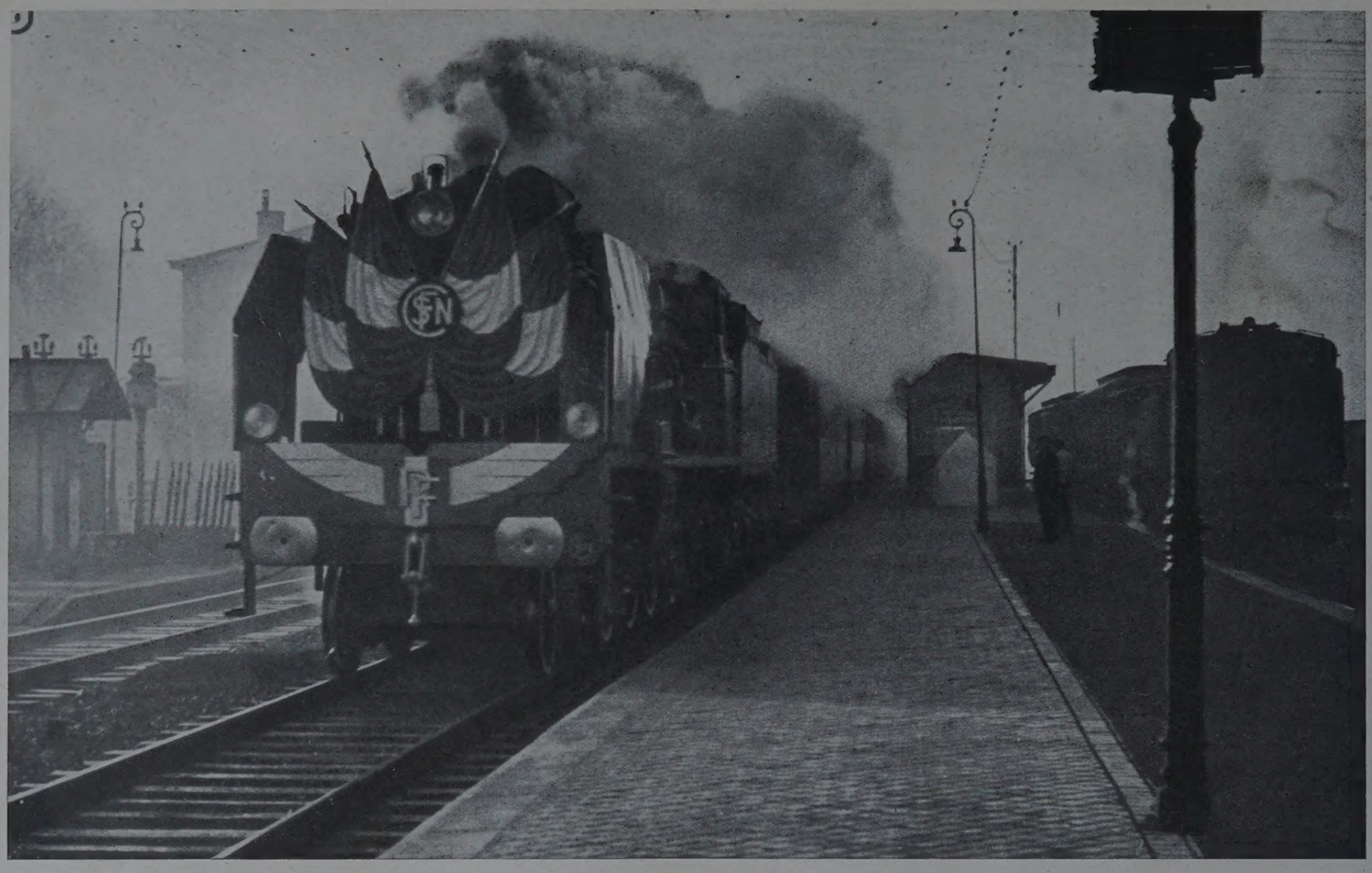
Il est donc évident que la troisième guerre mondiale, si par malheur elle éclate, ne sera pas conforme au schéma général des deux premières, mais que la civilisation de l'Europe occidentale, déjà gravement blessée, ne survivra point à l'aventure.

Je ne peux pas m'empêcher de penser que, s'il était possible de traduire en quelques mots le sens d'une visite présidentielle, celle de M. Vincent Auriol se ramènerait donc à cette interrogation anxieuse : « Le péril grandit ; le ciel, une fois de plus, se couvre ; l'orage menace. Nous savons bien que vous serez avec nous, ô nos voisins, pour défendre notre civilisation commune. Mais vous préparez-vous sans retard ? Etes-vous bien décidés à faire le nécessaire pour que cet affreux péril ne se transforme pas en réalité ? »

★

Voilà ce que, sans doute, personne n'aura dit pendant les fêtes de Londres et voilà pourtant le sens indiscutable de ces fêtes. L'Angleterre, malgré deux épreuves terribles, ne semble pas encore délivrée de ce que l'on pourrait appeler le complexe d'insularité. Elle songe à l'Afrique, à l'Asie, à la mer qu'il faut tenir... Mais que pèsent de tels calculs à l'âge des explosions nucléaires ? Ce n'est pas au Canada qu'il faut continuer l'Angleterre, c'est sur le sol britannique. Ce n'est pas en Australie qu'il faut transporter la civilisation de la vieille Europe. Elle doit subsister sur place, avec ses ressources, son génie, ses armes, sa volonté.

Car si l'Europe, enfin, se déclare, se forme et se construit comme une puissance cohérente, elle représentera très vite une des plus grandes forces humaines de notre monde déséquilibré. Alors, qu'attend l'Europe ? Et pourquoi n'élève-t-elle pas sa voix au milieu du tumulte ? Telle est la question que la France pose à tout le peuple d'outre-Manche.



SA LOCOMOTIVE PAVOISÉE AUX COULEURS NATIONALES, LE TRAIN PRÉSIDENTIEL TRAVERSE A 100 A L'HEURE LA GARE DE CHANTILLY LE 7 MARS AU MATIN.

L'ENTENTE CORDIALE SE RESSERRE

LE PRÉSIDENT ET Mme AURIOL, HOTES DU PEUPLE ANGLAIS

LA venue de M. Vincent Auriol à Londres était attendue par les Britanniques avec une curiosité sympathique. Ils n'avaient pas oublié le séjour qu'il fit dans leur capitale pendant la guerre, et ils évoquaient avec un sourire la longue barbe qu'il portait en ce temps-là. Très vite, il faut le dire, cette courtoisie a monté de ton ; la réserve habituelle du peuple anglais a fondu, et l'accueil fait au représentant de la France a témoigné d'une chaleur véritable et affectueuse.

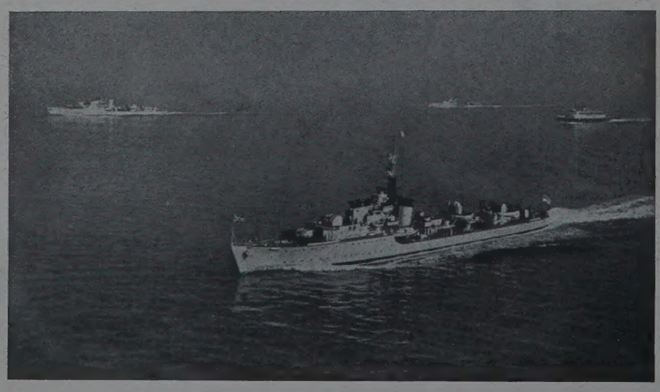
Le temps lui-même était favorable. Au départ la brume était dense, et si le Président, au *breakfast* — ce n'était encore qu'une collation matinale — dans le train, remarqua devant l' « assiette anglaise » qu'on lui présentait : « Déjà dans l'ambiance ! », son entourage craignait beaucoup que la « purée de pois » n'obscurcît le voyage et n'enveloppât les cortèges. C'eût été grand dommage. Seul M. Robert Schuman, avec l'impavidité d'un philosophe, ne montrait nulle inquiétude, et lisait Tacite.

La mer était calme, la traversée fut paisible. A Douvres, le premier contact fut plein de cordialité. Quand on arriva à Victoria Station, la brume flottait toujours sur Londres. Mais un rayon de soleil la perça peu après et couvrit la ville d'une gaze d'or pâle.

Le Président et Mme Vincent Auriol furent accueillis par la famille royale avec cette affable simplicité qui est la forme de l'hospitalité anglaise. La princesse Margaret, souffrante, n'avait pu venir. Mais une surprise était réservée au chef de l'Etat : celle de voir apparaître un instant au balcon de Marlborough House la reine Mary, devant laquelle, au passage, il s'inclina respectueusement. En toute simplicité aussi M. et Mme Vincent Auriol allèrent à Westminster Abbey se recueillir devant le Soldat inconnu.

Dès le premier jour, cependant, la portée de cette visite officielle fut dégagée dans les toasts prononcés au dîner de Buckingham Palace. S. M. George VI y proclama l'identité d'idéal de nos deux nations. Et le Président de la République, ayant rappelé les heures tragiques de la guerre et évoqué « la voix intrépide » de M. Winston Churchill, affirma que le bonheur et la paix des peuples dépendent dans une large mesure de l'entente entre la Grande-Bretagne et la France.

CALAIS : M. AURIOL ET SA SUITE MONTENT SUR L' « ARROMANCHES ».



CINQ DESTROYERS ANGLAIS ESCORTAIENT L' « ARROMANCHES » A L'ARRIVÉE A DOUVRES. UNE ESCADRILLE DE LA R. A. F. LE SURVOLAIT.

M. AURIOL VA RÉGLER SA MONTRE ET LA METTRE A L'HEURE ANGLAISE.

LE CHEF DU SERVICE DES VOYAGES OFFICIELS REMET A M. VINCENT AURIOL SON PASSEPORT.

FAUDRA-T-IL SUBIR L'EXAMEN DE LA DOUANE ? LE PRÉSIDENT EST PRÊT A TOUTE ÉVENTUALITÉ.

A LEUR ARRIVÉE A LONDRES, A VICTORIA STATION, LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET M^me^ AURIOL SONT REÇUS PAR LES SOUVERAINS BRITANNIQUES ACCOMPAGNÉS DE S. A. R. LA PRINCESSE ELIZABETH.

S. M. LE ROI AVAIT DÉLÉGUÉ A DOUVRES LE DUC DE GLOUCESTER POUR ACCUEILLIR SES HOTES.

ESCORTÉS PAR LA CAVALERIE DE LA MAISON DU ROI, LES SOUVERAINS ET LEURS HOTES SE RENDENT A BUCKINGHAM PALACE. DANS LEUR VOITURE, LA PRINCESSE ELIZABETH ET LA DUCHESSE DE GLOUCESTER.

Les souverains et leurs hotes passent sous l'arche de l'Amirauté.

La reine, Mme Auriol, princesse Elizabeth, duchesse de Gloucester.

Le roi, le président et le duc de Gloucester répondent aux vivats.

Massés tout le long du parcours qu'empruntait le cortège officiel, les Londoniens agitaient de petits drapeaux aux couleurs nationales.

LL. MM. LE ROI GEORGE VI ET LA REINE ELIZABETH

Reçus en audience a Windsor par Louis-Philippe, le lord-maire et les échevins présentent l'adresse de la Cité de Londres au roi de France.

LOUIS-PHILIPPE A WINDSOR

M. Jean Duhamel, qui prépare actuellement un livre sur Louis-Philippe et la Première Entente Cordiale, *retrace ci-dessous la mémorable visite du roi Louis-Philippe à la reine Victoria en 1844. Les archives royales ont été ouvertes à notre collaborateur, et les extraits qu'il donne du « Journal de la reine Victoria » (7 octobre-15 octobre 1844) sont inédits. Les illustrations proviennent du château de Windsor. De même que les extraits du « Journal de la reine Victoria », ces photographies sont publiées avec la gracieuse permission de S. M. le roi d'Angleterre.*

Invité par le roi, M. le président de la République s'est rendu en Angleterre, apportant ainsi, après les présidents Loubet, Fallières, Poincaré et Lebrun, sa contribution à une Entente Cordiale que la nécessisité des temps a forgée. Mais qui fut l'initiateur de l'Entente Cordiale ? Qui fut le premier à la vouloir ? Qui la conçut, prématurément peut-être, mais méritoirement ? C'est Louis-Philippe.

Certes, à la suite de diverses maladresses, dont la question des mariages espagnols ne fut pas la moindre, cette première Entente Cordiale ne vécut pas. L'honneur n'en revient pas moins à Louis-Philippe. C'est lui qui reçut la jeune et radieuse reine Victoria et le prince Albert au château d'Eu en 1843, avec le ministre des Affaires étrangères, lord Aberdeen ; c'est lui qui, invité à Windsor en 1844, fut le premier souverain français à fouler le sol anglais... depuis Jean le Bon, mort à Londres en captivité.

Cette visite de Louis-Philippe, préfigurant celle des chefs français contemporains et tant désirée par lui, fut magnifique : la voici, reconstituée par le menu.

Le départ avait été fixé au 7 octobre 1844. Ce jour-là le roi des Français quittait le château d'Eu pour s'embarquer au Tréport à bord du *Gomer*, belle frégate à voiles et à vapeur construite en 1842. Il était accompagné de son plus jeune fils, le duc de Montpensier, de Guizot, qui, de Paris, l'avait rejoint le matin même, de l'amiral Mackau, ministre de la Marine, du général Atthalin, du général de Messigny, du comte de Chabannes et du baron Fain, son secrétaire particulier.

Le *Gomer*, vers le soir, mettait le cap sur Portsmouth, escorté de deux petits navires, l'*Elan* et le *Caïman*. Cette modeste escadre avait été placée sous le commandement de l'amiral baron de La Susse, qui s'était distingué aux Indes et en Méditerranée.

Le lendemain matin, 8 octobre, Louis-Philippe débarquait à Portsmouth. A sa rencontre étaient venus le prince Albert et le duc de Wellington, alors âgé de soixante-quinze ans. Après que la municipalité lui eut remis une adresse, Louis-Philippe prit le train pour Windsor, où la reine Victoria l'attendait sous le porche de l'antique demeure royale. Le lunch et le dîner eurent lieu dans la petite salle à manger.

Le roi, écrit la reine Victoria dans son journal, *ne se tenait pas de joie. Comme nous lui faisions observer que notre pain n'était pas aussi bon que le pain de France, il répondit : « Tout est bon ici. »*

Le 9 octobre, avant déjeuner, la reine fait faire le tour du château à son hôte, qui peut en admirer les trésors, les dessins de Holbein et de Léonard de Vinci, le mobilier, les toiles de maîtres. L'après-midi elle l'emmène dans l'immense parc. Partout où les curieux peuvent apercevoir Louis-Philippe il est accueilli aux cris de : « Vive le roi ! » Le soir, grand dîner dans le Saint George's Hall.

Quel homme extraordinaire que le roi ! écrit la reine. *Il connaît son pays, les Français et leurs fautes à fond. Les Français,* a-t-il dit, *ne veulent pas la guerre, mais ils aiment à claquer comme des postillons* (1).

Le jeudi 10, Louis-Philippe se rendit à Twickenham, où il revit Orléans House, la belle maison où il avait passé tant d'années en exil. De là, il fut à Hampton Court, s'arrêtant devant tous les tableaux, posant des questions, racontant des anecdotes, s'extasiant. A son retour à Windsor une foule sympathique l'accueille, et le roi s'exclame :

« Je n'ai jamais vu une réception pareille ! Combien cela me touche ! »

Et la reine note :

Nous sommes bien contents de tout cela, le roi le mérite. Quel homme intéressant !

Le 11 octobre fut le grand jour du voyage. Cette date avait été choisie pour donner la Jarretière à Louis-Philippe. Jour de gloire pour le « roi des barricades ». N'était-il pas ainsi traité de pair avec les princes régnants d'Europe, les seuls étrangers admis à faire partie du « Très Noble Ordre » ? L'investiture se déroula dans la salle du Trône, d'après le cérémonial séculaire. Tous les membres de l'Ordre présents en Angleterre étaient là dans leurs manteaux de velours bleu doublé de blanc et rehaussés d'une croix brodée sur le côté gauche, avec l'archevêque de Cantorbery et les hérauts d'armes.

Albert, raconte la reine, *plaça alors la Jarretière sur la jambe du roi et j'aidai à la fixer. Il murmura alors : « Je voudrais baiser cette main ! » Ce qu'il fit du reste après, et je lui donnai l'accolade.*

(1) En français.

Le soir, dans Saint George's Hall, autour d'une table croulant sous la vaisselle d'or prirent place la famille royale anglaise et ses hôtes et tous les chevaliers de la Jarretière.

Le samedi 12 octobre le lord-maire et les échevins de la Cité de Londres reçurent audience de Louis-Philippe pour présenter leur adresse au roi, qui y répondit, en anglais, de la façon la plus vibrante. Nous devons au « Remembrancer », l'archiviste de la Cité de Londres, le texte anglais de la réponse du roi, qui, traduit, donne le ton au discours que prononçait plus tard au Guildhall le président Loubet lors de sa visite historique à Edouard VII :

Monsieur le Lord-Maire,

Messieurs les Echevins de la Cité de Londres,

C'est avec une grande satisfaction que je reçois l'adresse que vous venez me présenter avec l'autorisation de votre gracieuse souveraine.

En venant offrir à la reine de ce royaume une preuve de la sincère et inaltérable amitié que je porte à Sa Majesté, je suis heureux de constater que la Cité de Londres — cette illustre Cité qui tient une place si éminente dans le monde et qui représente des intérêts aussi vastes — s'est transportée jusqu'à cette résidence royale pour me manifester des sentiments si semblables aux miens et si conformes à l'idée que je me fais de mes devoirs vis-à-vis de mon pays, de l'Europe et de l'humanité.

Je suis convaincu, comme vous-mêmes, que la paix, des relations amicales entre la France et l'Angleterre sont, pour deux nations faites pour s'estimer et s'honorer l'une l'autre, la source, dans une mutuelle égalité, d'innombrables avantages. Le maintien de ce « good understanting » est en même temps le gage de la paix du monde et du progrès de la civilisation, chers à toutes les nations. En coopérant à cette sainte tâche, sous la protection de la Divine Providence, je considère remplir une mission qui sera l'honneur de mon règne. Tel a toujours été mon but. J'espère que le Tout-Puissant me permettra de l'atteindre.

Au nom de la France et au mien je vous remercie de cette manifestation de vos sentiments. Ils seront dûment appréciés dans mon pays, de même que les si nombreuses marques d'amitié que j'ai reçues de votre gracieuse souveraine.

C'est le plus cordialement que je vous remercie des vœux que vous m'adressez à moi et à ma famille. La présente cérémonie laissera en moi un souvenir ineffaçable.

Et la reine Victoria, qui ne manque pas d'humour, nous révèle dans son journal — qu'elle a commencé comme toute jeune fille et qu'elle a tenu avec la plus grande constance jusqu'à la veille de sa mort — que Guizot avait d'abord rédigé la réponse du roi en français et qu'il l'avait ensuite traduite en anglais :

Mais le roi avait exprimé le désir que la traduction fût revisée par Jarnac (le conseiller de l'ambassade de France), *car il suspectait la qualité de la traduction de Guizot, « bien que celui-ci fût d'une désespérante vanité au sujet de son anglais ». Nous* (le prince Albert et la reine) *décidâmes alors d'aider le roi et nous restâmes avec lui près d'une heure. Il était très fâché d'avoir à lutter contre une aussi mauvaise traduction.*

Après le départ du lord-maire, la reine fit faire au roi un tour de parc en phaéton jusqu'à Eton, où les élèves lui firent un accueil délirant. Et la reine continue :

Nous sommes revenus d'Eton à 5 heures. Les enfants nous attendaient. Il a été si gentil pour eux. Il a pris Bertie (1) *et Vicky* (2), *disant : « Quand vous serez grands vous vous souviendrez que le vieux Louis-Philippe vous a tenus dans ses bras. »*

Le dimanche 13 le roi, laissant la reine et le prince Albert se rendre à l'office anglican, s'en fut entendre la messe dans la minuscule chapelle (installée dans une maison particulière, *The Hermitage*) de Clewer, ancien village englobé maintenant dans la ville de Windsor. Une trace du passage du roi des Français reste dans le petit sanctuaire ; c'est un ostensoir qui porte cette inscription : « Donné à la chapelle catholique de Clewer par le roi Louis-Philippe, 1844. »

Mais l'heure du départ a sonné. Le roi est triste.

Le roi Nous a dit combien il craignait de ne plus Nous revoir, à quoi j'ai répondu qu'il ne devait pas dire cela et que certainement nous nous reverrions. « Oui, répondit-il, donnez-moi cette espérance, j'en ai grand besoin. » Le roi a exprimé l'avis que les difficultés entre les deux pays s'arrangeraient d'elles-mêmes, au moins les plus importantes, que la seule manière de faire était de tenir un « juste milieu » (3) *et que, quant à lui, il s'efforcerait toujours de maintenir la paix.*

Le lundi 14 octobre, selon le programme, le roi devait s'embarquer à Gosport, petit port à l'ouest de Portsmouth, après avoir au préalable fait le tour de l'île de Wight sur le yacht *Victoria and Albert*. La mer étant démontée, il fut décidé d'épargner au vieux monarque une mauvaise traversée jusqu'au Tréport ou au Havre, et son entourage le persuada d'aller prendre la malle à Douvres. Après des adieux émouvants, le roi montait en berline et, le lendemain, s'embarquait pour Calais.

Tel fut le seul voyage officiel de Louis-Philippe en Angleterre. La reine, qui l'aimait pour son entrain et son brillant, qui aimait la famille d'Orléans, à laquelle elle était apparentée par les Saxe-Cobourg-Gotha, avait voulu rendre au roi des Français son hospitalité de l'année précédente au château d'Eu. Louis-Philippe, bien qu'invité seulement à titre personnel par la reine (le lord-maire ne l'avait pas reçu dans la Cité de Londres), chercha, au cours de ce voyage, à réaliser son grand dessein : un accord franco-anglais qui assurât la paix du monde. Les événements ne le servirent pas, il n'avait pas le peuple français derrière lui : après une brève et illusoire période de succès, il échoua. Il n'en reste pas moins qu'en la matière la politique de Louis-Philippe fut celle d'un précurseur.

Jean Duhamel.

(1) Le futur Edouard VII. — (2) La future impératrice d'Allemagne. — (3) En français.

Le roi Louis-Philippe arrive en calèche au château de Windsor.

La reine Victoria présente a Louis-Philippe les enfants royaux.

La reine fait Louis-Philippe chevalier de l'ordre de la Jarretière.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET Mme VINCENT AURIOL

INNER TEMPLE. .

WHITEHALL.

BIBLIOTHÈQUE DE MIDDLE TEMPLE.

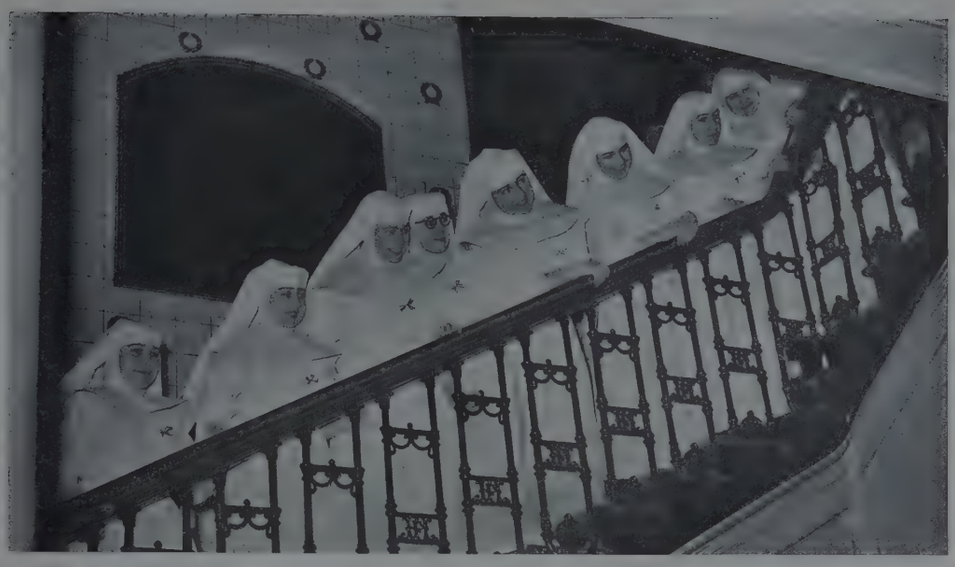
ARCHE DE L'AMIRAUTÉ.

PALAIS SAINT-JAMES.

BUCKINGHAM PALACE.

ILLUMINATIONS EN L'HONNEUR DU PRÉSIDENT

APRÈS LA PARADE, ÉTENDARDS REMIS SOUS GAINE.



LES RELIGIEUSES INFIRMIÈRES DE L'HOPITAL FRANÇAIS ATTENDENT LA VISITE DU CHEF DE L'ETAT.

LONDRES RÉSERVE A M. AURIOL UN ACCUEIL TRÈS CHALEUREUX

Aux moments les plus culminants d'un programme conçu pour mettre les hôtes français en contact avec les divers éléments de la société, on eût cherché en vain dans Londres en fête une trace du flegme britannique. L'enthousiasme, au contraire, n'aura cessé d'aller crescendo le long de ces trop courtes journées, du banquet du Guildhall à la réception solennelle de Westminster, de la visite des quartiers ravagés durant le « blitz » au déjeuner de Greenwich et à cette soirée finale de Covent Garden qui a clôturé en apothéose cette fervente manifestation d'amitié franco-britannique. Cet accueil inoubliable, cette sympathie effervescente qui obligea parfois le protocole à assouplir le cérémonial sont dus pour beaucoup à la souriante simplicité du Président, à la sincérité d'une émotion qu'il ne pouvait dissimuler et aussi à la bonne grâce, au charme essentiellement français de Mme Vincent Auriol, qui sut également conquérir la sympathie d'un peuple d'ordinaire assez réservé.

Le 7 mars, dans le cadre historique du Guildhall, le lord-maire, après le toast traditionnel à Sa Majesté, en avait porté un autre, inattendu, au Président, qui, en décorant le haut magistrat de la Cité, lui donna une accolade non prévue au programme ! Le lendemain, au palais de Westminster, où il était l'invité des parlementaires, M. Vincent Auriol, après avoir évoqué les menaces qui pèsent sur la liberté et sur la sécurité, sut trouver d'heureux accents pour montrer l'urgence d'une association étroite, dans tous les domaines, entre la France et la Grande-Bretagne, « dépositaires d'une grande espérance ».

Le long des artères parcourues par le cortège, et durant leur visite aux quartiers populaires, M. et Mme Vincent Auriol recueillirent maints témoignages d'affection, et la gentillesse que mit le Président à saluer dans sa petite maison une mère de famille ouvrière lui valut les enthousiastes vivats d'une population dont il avait célébré la veille le courage et l'héroïsme tranquille des heures de guerre.

Plus qu'une « entente cordiale », aujourd'hui dépassée, c'est l'amitié fraternelle de deux peuples, scellée dans les périls et dans les souffrances communes au cours de deux guerres, qui s'est dégagée de cette visite ensoleillée.

LE PRÉSIDENT ET Mme VINCENT AURIOL...

QUEL SOUVENIR POUR CETTE PETITE MALADE !

... ONT ÉTÉ LES HOTES DE LA COLONIE FRANÇAISE.

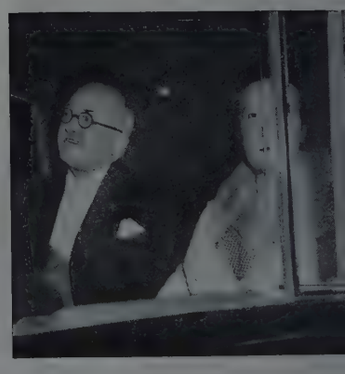
LA SOIRÉE DE COVENT GARDEN

Autant par l'excellence du spectacle que par le féerique aspect d'une salle où se pressaient l'aristocratie britannique et les notabilités de la Cité, le grand Gala de ballets offert le 9 mars à l'Opéra de Covent Garden aura clôturé magnifiquement les festivités organisées en l'honneur du chef d'Etat français.

L'arrivée dans la loge royale de Leurs Majestés, de la princesse Elizabeth, du Président et de Mme Vincent Auriol fut accueillie par une ovation prolongée.

La soirée terminée, les acclamations et les cris de « Vive la France ! » retentirent à l'adresse des hôtes des souverains britanniques, dont les Londoniens prenaient ainsi élégamment congé.

Les souverains et leurs hotes arrivent dans la loge royale.



Ce sourire de M. Vincent Auriol

A GAGNÉ AU CHEF D'ETAT FRANÇAIS LA SYMPATHIE DE TOUS LES LONDONIENS.

AU COLLÈGE NAVAL DE GREENWICH.

DANS LES QUARTIERS SINISTRÉS...

CINÉASTES PRÊTS A PHOTOGRAPHIER LES SOUVERAINS AU BALCON DE BUCKINGHAM.

M. VINCENT AURIOL VISITE LES MAISONS PRÉFABRIQUÉES DU NOUVEAU LONDRES.

AINSI S'EST ACHEVÉ LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A LONDRES.

APRÈS UN SÉJOUR INOUBLIABLE

LE PRÉSIDENT RENTRE EN FRANCE

QUE le Président ait conquis Londres, la confirmation en a été fournie par le geste imprévu des souverains britanniques, qui, à l'heure de prendre congé de leurs hôtes, tinrent à les accompagner jusqu'au train qui allait les conduire à Douvres, d'où ils s'embarquaient vendredi matin pour retraverser le Channel.

Aussi ces trois journées grisantes auront-elles de profonds échos de ce côté-ci de la Manche. Les souverains britanniques s'en rendront compte le jour, que l'on souhaite prochain, où, après la visite promise depuis longtemps aux Australiens, ils répondront à la chaleureuse invitation que leur a faite M. Vincent Auriol de lui rendre visite dans la capitale française.

QUELQUES JOURS AVANT LA CONSULTATION POPULAIRE BELGE, LE ROI LÉOPOLD S'ENTRETENAIT A NICE AVEC S. M. GUSTAVE V, GRAND-PÈRE DE LA REGRETTÉE REINE ASTRID, VENU SE REPOSER SUR LA COTE.

LE PEUPLE BELGE S'EST PRONONCÉ...

LE PRINCE BAUDOUIN, HÉRITIER DU TRONE DE BELGIQUE.

POUR comprendre la signification précise du vote que la Belgique vient d'émettre, il est important de rappeler ce qu'il n'est pas. Il ne s'agit pas d'un plébiscite : le régime établi, en l'occurrence la monarchie constitutionnelle, n'est discuté par personne et n'a pas besoin de se voir ratifié par la volonté du peuple. Inversement, la personnalité de Léopold III a été trop critiquée pour qu'il puisse jamais obtenir des votes populaires massifs.

Il ne s'agit même pas d'un referendum : le pourcentage des voix n'entraîne pas automatiquement le maintien de Léopold III sur le trône ou son abdication. Il constitue une simple indication dont les intéressés, c'est-à-dire le roi et le parlement, ont à tirer les conséquences qui leur paraîtront s'imposer.

C'est, très précisément, une consultation populaire : les organes représentatifs de la nation, Chambre et Sénat, ont demandé aux Belges de répondre par oui ou par non à cette seule question : « Etes-vous d'avis que le roi Léopold III reprenne l'exercice de ses pouvoirs constitutionnels ? »

Pour bien circonscrire le problème, il était précisé sur chaque convocation électorale que la question ne portait « ni sur le principe de la monarchie constitutionnelle, ni sur la nature des pouvoirs du roi, ni sur la continuité de la dynastie, ni sur la manière dont l'armée belge s'est comportée en 1940 ».

Cela posé, que veulent dire les résultats ?

Au total 57 % de *oui* contre 42 % de *non*, c'est-à-dire 2 % de plus que le minimum en dessous duquel le roi avait manifesté son intention d'abdiquer et 3 % de moins que le minimum de voix qu'il comptait obtenir (60 %) pour reprendre sans discussion le pouvoir exécutif.

Aussi, ni dans un camp ni dans l'autre n'est-on très fier du résultat obtenu. Les léopoldistes font valoir que le total des *oui* l'emporte de beaucoup sur les voix obtenues par les catholiques (seul parti qui avait pris position en faveur du retour du roi) aux élections législatives de l'année passée. Dans certains cantons flamands s'y ajoutent non seulement les voix des abstentionnistes et des libéraux, mais même les positions socialistes sont entamées. De plus, les majorités obtenues par le roi en Flandre sont beaucoup plus substantielles que celles qui se sont manifestées contre lui en Wallonie, et même deux provinces wallonnes (sur quatre) donnent une majorité aux *oui*.

Les antiléopoldistes soulignent qu'au total la scission du pays s'est bel et bien faite : la région flamande donne 72 % de *oui*, la région wallonne, 42 % et la région bruxelloise, 48 %.

Que va-t-il se passer maintenant ? Le souverain va se prononcer le premier.

M. P.-H. SPAAK EST L'UN DES ADVERSAIRES LES PLUS ACHARNÉS DU ROI.

Tout permet de croire qu'il jugera que ce résultat l'autorise à maintenir sa décision de ne pas abdiquer. Mais se trouvera-t-il pour autant une majorité dans chacune des deux Chambres ou même dans les deux Chambres réunies pour en juger de même ?

Cela va dépendre essentiellement des libéraux. Ils avaient accepté la consultation, tout en se déclarant hostiles au retour du roi. Leurs électeurs ne les ont pas du tout suivis sur ce terrain en Flandre, et une moitié d'entre eux ont été du même avis en Wallonie. Vont-ils se rallier à cette indication ? Ils en seraient récompensés par le maintien au pouvoir de la coalition actuelle, qui leur vaut un nombre de portefeuilles très supérieur à leur importance réelle.

Dans ce cas Léopold III reviendra en Belgique, mais les difficultés ne feront que commencer alors, car c'est une tâche ingrate pour un monarque constitutionnel, qui se doit d'être l'arbitre de la nation, que d'exercer ce rôle devant l'hostilité proclamée de plus de 40 % de celle-ci.

MARCEL DEFOSSE.

LA PRINCESSE JOSÉPHINE-CHARLOTTE EST VENUE VOTER EN BELGIQUE.

CUISINES AMÉRICAINES

PAR CLAUDE THOMAS

D'un Salon à l'autre, deux termes sont venus enrichir le dictionnaire de l'art ménager : électronique *et* supersonique, *et, tandis que les techniques atomiques font une brillante apparition dans le domaine culinaire, la première cuisinière « à ondes courtes » fonctionne à bord d'un paquebot américain.*

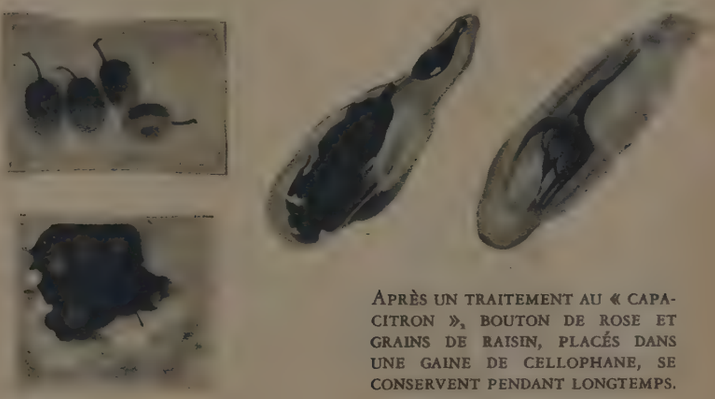
CES MAQUETTES DE MATIÈRE PLASTIQUE, VÉRITABLES MEUBLES DE POUPÉE, PERMETTENT A LA MAITRESSE DE MAISON D'ORGANISER LA BELLE CUISINE DE SES RÊVES.

CUISINES MODÈLES EN PAQUETS-POSTE

A VRAI dire, en ce qui concerne l'équipement de la « cuisine 1950 », il semble que tous les perfectionnements possibles aient été mis au point : boutons et cadrans centralisés sur un tableau de commande assurent le fonctionnement impeccable de cuisinières, machines à éplucher, à laver, à sécher, douées d'un automatisme à peu près total. Aussi les inventeurs américains ont-ils cette année tourné leur ingéniosité vers d'autres fins.

Depuis quelques mois les ménagères d'outre-Atlantique peuvent recevoir, avec le courrier du matin, un paquet de la taille d'un carton à chaussures renfermant une cuisine-modèle miniature. Entre quatre murs soigneusement quadrillés sont disposés tous les éléments de la cuisine moderne sous forme de maquettes en plastiques moulés. Evier, buffet, placards, chauffe-eau, cuisinière, réfrigérateur, tables, chaises, tabourets de bar, sont reproduits, à l'échelle, avec une perfection dans le détail qui s'applique jusqu'aux poignées de portes et aux robinets métallisés.

Tous ces objets sont mobiles, sur un plancher réglable, et permettent à l'acquéreur éventuel de reproduire sa propre cuisine et d'étudier les différents aménagements possibles. Son choix fait, il lui reste à indiquer sur le quadrillage le nombre et la place des instruments qu'il désire et à retourner le paquet à l'expéditeur... à moins qu'il ne préfère attendre la venue d'un « démarcheur photographe », qui prendra de l'aménagement choisi deux clichés, l'un pour exécution de la commande, l'autre pour contrôle des travaux qui seront exécutés dans un délai d'une semaine.



APRÈS UN TRAITEMENT AU « CAPACITRON », BOUTON DE ROSE ET GRAINS DE RAISIN, PLACÉS DANS UNE GAINE DE CELLOPHANE, SE CONSERVENT PENDANT LONGTEMPS.

TABLE ÉLECTRIQUE « POUR DEUX », TOUS LES PLATS Y SONT TENUS AU CHAUD DURANT PLUS DE SIX HEURES DANS UN COMPARTIMENT SPÉCIAL.

ALIMENTS « ÉLECTRONISÉS »

Cousin du cyclotron, le *capacitron* va-t-il remplacer le réfrigérateur ? Ce nouvel appareil, au nom barbare, assure en effet la conservation indéfinie des aliments — et en général de toute matière animale ou végétale — sans recourir à la cuisson ni à la congélation. Grâce à lui il est possible de manger en mars 1950 un rosbif acheté en octobre dernier, des petits pois frais et des fraises de l'année passée, un camembert « à point » depuis six mois... et aussi d'offrir en 1950 un bouquet de roses coupées en 1949.

Générateur d'énergie nucléaire, le capacitron effectue des bombardements d'électrons d'une durée d'un millionième de seconde, au cours desquels tout microbe est impitoyablement exécuté, tandis que s'opère une « fixation » des éléments chimiques qui interdit tout changement biologique ultérieur. Placés dans une enveloppe de matière plastique qui les protégera de l'action de nouvelles bactéries ou d'autres agents chimiques, les produits traités se conserveront indéfiniment. Les expériences en cours ont permis de constater qu'une grappe de raisin « électronisée » en août 1948 était intacte en février 1949, que des roses et des œillets restaient fermes et brillants après avoir séjourné dans leur enveloppe protectrice. Parfum et saveur des uns et des autres se retrouvaient identiques.

Sur les liquides l'action du capacitron se révèle quelque peu différente. Le vin « vieillit » au point de tromper les experts, qui classent « 1945 » un bourgogne de l'année. Quant à l'huile de foie de morue, elle perdrait, assure-t-on, son odeur repoussante pour prendre le « vague parfum d'une pelouse de pâquerettes » !

Un seul capacitron est actuellement en service. D'une puissance de 5 millions de volts, il peut traiter 20 kilos par décharge, soit, à la cadence d'un bombardement par seconde, 70 tonnes à l'heure. Les ménagères ne sauraient encore espérer remplacer leur réfrigérateur par un capacitron miniature, il leur sera du moins loisible d'acheter bientôt romsteck et carottes électronisés.

DESSOUS DE PLAT EN « VERRE CHAUFFANT », APPAREIL PORTATIF POUR LAVER LA VAISSELLE, CASSEROLE-PASSOIRE ET DISTRIBUTEUR AUTOMATIQUE DE CAFÉ EN POUDRE COMPTENT PARMI LES TOUTES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

A L'ISSUE D'UN DINER, VINGT MAITRES D'HOTEL PRÉSENTENT LA GLACE.

JEUX GASTRONOMIQUES

DINER DE BERRY : LA TABLE D'HONNEUR, PRÉSIDÉE PAR L'AMBASSADEUR DE NORVÈGE.

DANS LES CUISINES DU SALON GASTRONOMIQUE : L'HEURE DU COUP DE FEU FINAL.

« Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger. » Harpagon voulait faire graver cette devise — en lettres d'or ! — sur le mur de sa salle, et devenait prodigue pour exalter la sobriété.

Tout en poussant le bois à la Régence, avec Mayot, Philidor ou Légal, Rameau — c'est le neveu du musicien que je veux dire, immortalisé par Diderot — allait répétant dans les maisons où il fréquentait, à table, en promenade, à l'Opéra, que tous les actes de l'homme — les exploits des grands capitaines, les chefs-d'œuvre des poètes, les recherches des physiciens et des alchimistes — s'expliquaient par un idéal commun, une raison unique et déterminante (se mettre quelque chose sous la dent), ou, comme il le disait assez drôlement, par la mastication.

Où gît la vérité ? Sans doute dans la mesure, et si l'honnête homme qu'est le bon gourmand évite de s'indigérer, il doit aussi savoir goûter tous les plaisirs de la table.

Boire, manger : science plus malaisée qu'il ne semble.

Sachons donc gré aux organisateurs du XIX[e] Salon des arts ménagers et, notamment, à son actif commissaire général, M. Paul Breton, d'avoir mis l'exemple à côté du précepte et d'illustrer cette exposition du foyer — où la cuisine tient une place éminente — par une suite de fastes gastronomiques dédiés aux provinces de France.

1949 avait vu ressusciter cette section d'art gastronomique, fondée jadis, environ 1923, par Edouard Rouzier. 1950 marque son épanouissement : onze manifestations au lieu de huit, et un choix à la fois plus large et plus particulier des régions élues. On avait exalté, l'an passé, les pays des grands vins : Champagne, Bordelais, Anjou, Bourgogne, Alsace. Seuls les trois premiers sont célébrés à nouveau, mais on y a joint la Lorraine, la Savoie-Dauphiné, la Bresse, la Bretagne, le Lyonnais, le Périgord. Ainsi, à côté des grands vins, parmi lesquels ceux des Côtes-du-Rhône dégustés à la journée d'ouverture, d'autres moins connus, des vins de pays, souvent charmants, parfois charmeurs, toujours gouleyants, nous sont révélés ou rappelés. Des plats spécifiquement régionaux — morue aux olives noires de Provence, poulet en barbouille du Berry, potée lorraine, etc. — nous sont servis exactement comme chez eux. Des chefs nouveaux, venus tout exprès de leurs provinces, se font connaître ou consacrer. Enfin un directeur technique de haute classe pense à tout, voit tout, coordonne tout.

L'Académie des gastronomes, son fondateur, Curnonsky, prince élu des gastronomes, et son président, M. Paul Gaultier, de l'Institut, donnent leur patronage à ces manifestations.

Et tout Paris — ambassadeurs, ministres, gens du monde, grands clubs, que sais-je ! — se presse, trois fois la semaine, aux festivités de bouche de ce Salon sans doute unique au monde.

Il était jadis de mode de plaisanter la gastronomie et ses adeptes. On sait pourtant qu'elle a servi, à maintes reprises, fort pertinemment la cause de la France. Si les traités de Vienne ne furent pas trop désastreux, ils le doivent aussi bien à Carême qu'à Talleyrand.

L'actuel Salon gastronomique sert utilement la cause de la France.

Son succès est tel que depuis le début on mange « à bureaux fermés ». Un bon conseil : retenez votre place... pour l'année prochaine.

PAUL-EMILE CADILHAC,
de l'Académie des Gastronomes.

SOUS LE SIGNE DU CAPITOLE

LABEUR ET GRANDEUR

D'UNE VASTE RÉGION ÉCONOMIQUE

ENQUÊTE DE PAUL-ÉMILE CADILHAC

L'Assemblée constituante de 1790, en rayant les provinces de la carte de France, a-t-elle, selon le mot terrible de Burke, mis « la patrie en morceaux » ? N'a-t-elle, au contraire, que dépecé des corps morts ? Au vrai, libertés provinciales et municipales avaient vécu, les divisions administratives s'enchevêtraient tout comme aujourd'hui, les limites des provinces elles-mêmes ne présentaient ni netteté ni certitude.

Sentimentalement, la notion de province demeure très populaire, elle traîne dans le langage courant, qui la confond souvent avec celle de région naturelle — et maintes associations régionalistes, celle de Charles Brun notamment, ont tenté de la ressusciter. En général, le département, aux limites trop étroites, découpé pour être facilement parcouru du centre en voiture à chevaux, se révèle artificiel, sans unité ni commune mesure. D'où nombre de projets de groupement en régions qui, de 1871 à nos jours, ont défrayé le parlement, l'opinion et la chronique.

A la suite de la première guerre mondiale, plusieurs parlementaires — Reibel, Colrat, etc. — songent à créer des régions. Après 1940, on reparle, à diverses reprises, de restaurer les provinces. Aujourd'hui nous avons, sous un autre nom, des super-préfets. En fait, depuis trente ans, le problème demeure total. Peut-être parce qu'on ne crée rien artificiellement. On ne fait pas les choses, mais les choses se font.

Ainsi s'est formée la région économique, dont l'auteur, Clementel, ne prétendait que « suivre la leçon des faits » et « régulariser une situation créée par l'histoire économique elle-même ».

Cette réforme, le ministre du Commerce la réalisait en plein accord avec les chambres de commerce, représentants normaux des intérêts économiques. Et un décret du 5 avril 1919 instituait dix-sept groupements économiques régionaux.

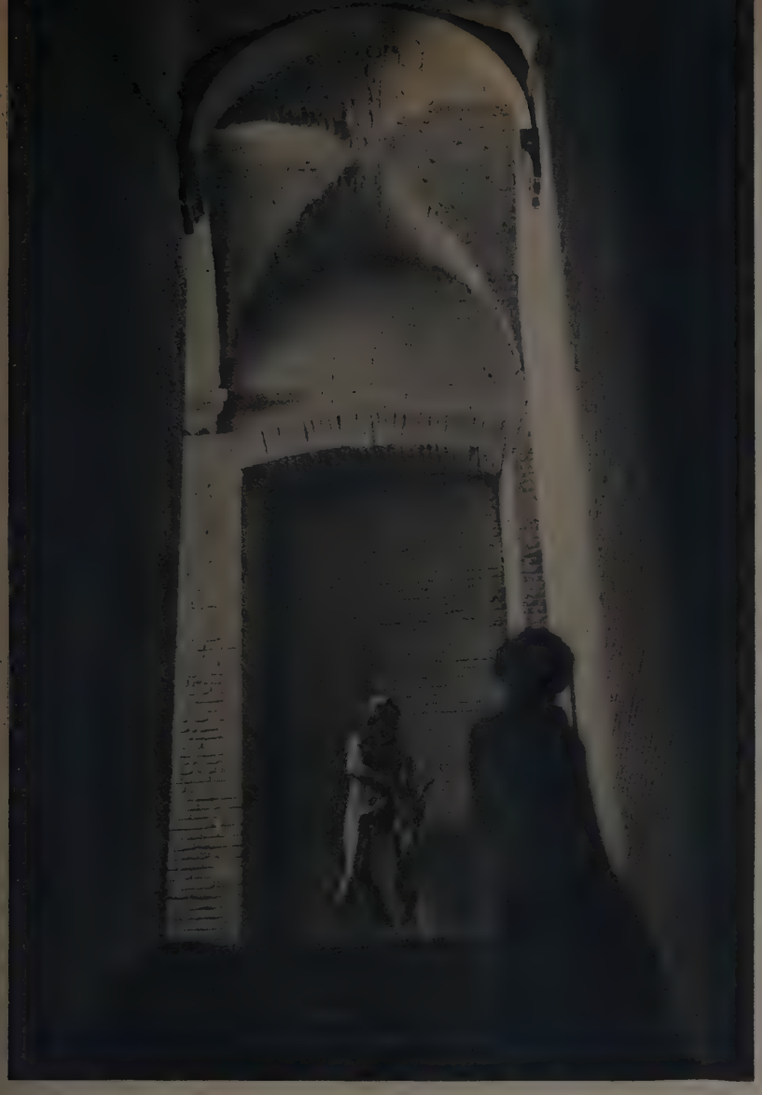
Rien de rigide, d'ailleurs. Des changements de circonscription ont eu lieu depuis. De surcroît, liberté pour toute chambre de commerce adhérente à un groupement de s'unir aussi, si elle le juge utile pour la sauvegarde de ses intérêts économiques, à un groupement voisin. Ainsi dans les régions actuelles existe-t-il des chambres, dites « de première ligne », qui font partie de la région avec tous pouvoirs — de la délibération au vote — et d'autres, voisines et dites « de seconde ligne », dont la représentation est moins importante. D'où des organismes très souples, très articulés, aux fenêtres largement ouvertes sur les régions limitrophes, prêts à tous les échanges intellectuels et autres pour le bien commun.

TOUR D'HORIZON

J'ai voulu parcourir une de ces régions, découvrir ses raisons d'être, dresser son bilan, entrevoir son devenir. Et j'ai choisi la IX^e^, celle de Toulouse, si heureusement équilibrée — agriculture, ressources naturelles, industrie — qu'elle pourrait réaliser une véritable autarcie.

Elle possède, du côté administratif, un homme de haute valeur : M. Emile Pelletier, inspecteur général pour l'administration de la V^e^ région militaire, que je n'ai pu rencontrer lors de mon passage à Toulouse, dont il était absent, appelé à Paris par ses hautes fonctions.

A la tête du comité de la région économique se trouve M. Barlangue, président de la chambre de commerce de Toulouse, où il nous accueille. Un vieil hôtel,



L'ESCALIER D'HONNEUR DE L'ECOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE TOULOUSE.

A GAUCHE : CES LARGES AVENUES DE TOULOUSE N'ONT PAS ENCORE CENT ANS...

en partie ancien — grand escalier, immense salle des fêtes et de conférences, hauts salons en enfilade. Une majesté cossue et plaisante. Au passage je note dans l'antichambre un très beau Le Brun. Et me voici dans le cabinet présidentiel, vaste pièce un peu sévère qu'éclairent deux toiles, l'une représentant Armand de Gontaut, maréchal de France, et Charles Gontaut, duc de Biron, l'autre, au-dessus de la cheminée, un ancien président de la Chambre, Jean-Joseph Babar, en perruque et habit bourgeois. Dominant le bureau — très joli spécimen de l'art du XVIII[e] siècle — dans un cadre, un document précieux : les lettres patentes de Louis XIV instituant en 1703 la chambre de commerce de Toulouse.

Nous causons. Le président parle lentement, pesant ses mots, homme réfléchi, qui a l'habitude des larges exposés et des vues d'ensemble. Il évoque une page d'Henri Martin sur la croisade des Albigeois, la terrible aventure qui opposa Nord et Midi pour donner la prédominance à la terre d'oïl. Et cela explique sans doute le lent développement au cours des siècles de cette région plus agricole qu'industrielle et que l'artisanat puis la fabrique aient précédé longuement l'usine. Mais l'histoire commande. La guerre de 1914, qui fit se replier ici un certain nombre d'industries du Nord et de la région parisienne, notamment l'aviation et l'azote, a agi comme un élément stimulant. Celle de 1939 a fait de même. Ainsi, peu à peu, cette région s'oriente vers un avenir différent du passé, plus industriel que jadis. Evolution qu'accentuera la découverte dans le sous-sol, au sud de Toulouse, près de Saint-Marcet, de

INTERVIEW DE M. BARLANGUE, PRÉSIDENT DE LA IX[e] RÉGION ÉCONOMIQUE.

nappes impressionnantes de gaz naturel et de traces de gisements pétrolifères, présages d'un avenir peut-être passionnant. Ainsi le pays des troubadours, des cours d'amour, de Clémence Isaure, des jeux floraux, de la violette d'or, des longues palabres sur ce forum qu'est la place du Capitole, de la vie facile au soleil, se durcit, devient plus positif, se forme une armature et une âme nouvelles.

Tandis que le président parle et que je l'interroge, je vois se dégager ce déterminisme économique mis en valeur par Brunhes dans sa *Géographie humaine*, mais déjà découvert par Taine et, auparavant, par Montesquieu.

Avant la race, le milieu, le moment de l'auteur de *l'Histoire de la littérature anglaise*, qui parurent de merveilleuses nouveautés, Montesquieu avait déjà écrit, dans *l'Esprit des lois* : « Plusieurs choses gouvernent les hommes : le climat, la religion, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières d'où se forme l'esprit général qu'on respecte... »

Comme je désire délimiter la région, en prendre une vue d'ensemble, nous passons dans la pièce voisine, où se déploie contre le mur une vaste carte. Et la situation de Toulouse s'éclaire : un centre attirant, une périphérie bien marquée. La région n'a plus rien de commun avec l'ancienne division provinciale. Elle recouvre une partie du Haut-Languedoc, mais aussi de la Gascogne, et le comté de Foix. Elle groupe la Haute-Garonne, le Tarn, le Tarn-et-Garonne, les Hautes-Pyrénées, l'Ariège. Elle a des intérêts et des prolongements dans le Gers, les Pyrénées-Orientales, le Lot-et-Garonne, l'Aveyron, l'Hérault, les Basses-Pyrénées. Ainsi elle empiète sur les régions voisines — Montpellier et Bordeaux — ou, plus exactement, collabore avec elles par les ententes autorisées légalement avec des chambres de commerce d'origine différente mais dont les intérêts coïncident partiellement. Elle possède, comme un véritable Etat, des marches...

Avec le président Barlangue nous accomplissons maintenant, sur la carte,

A GAUCHE : L'HOTEL DES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN, SIÈGE DE L'ÉCOLE.

DANS LE VIGNOBLE DE GAILLAC : UNE BELLE GRAPPE EN PLEINE MATURITÉ.

COIN DE PEINTRE OU DE POÈTE : LE MOULIN DE BARBUSTE, DANS LE GERS.

le tour de cette IX[e] région et de ses prolongements. Inscrire ici ce qui nous est dit ferait double emploi puisque nous allons, en détail, dresser un inventaire et un bilan.

Au sortir de la chambre de commerce nous entrons à l'Ecole de commerce, installée dans l'hôtel, féodal et guerrier, des Hospitaliers de Saint-Jean. Un cloître, d'un côté, très sobre, de l'autre, l'abside de la Dalbade — et un magistral escalier voûté, de brique rouge, où un carrosse de jadis tiendrait en travers. Là-dedans une ruche vivante de maîtres dévoués et d'élèves, travaillant pour le futur essor de vieux et nouveaux négoces.

GÉORGIQUES

Le président Barlangue a mis l'accent sur la poussée industrielle qui depuis trente ans transforme cette région toulousaine. Et elle semble indéniable.

Un autre de mes interlocuteurs — une enquête appelle des contradictions — ne croit pas, lui, à l'efficacité lointaine de cette poussée. Elle lui semble un phénomène passager et transitoire. Comme exemple il cite celui des usines d'aviation, repliées d'abord, puis installées, à la fin de la première guerre mondiale, dans l'hinterland toulousain, et qui, depuis, se sont en grande partie retirées. Pourquoi ? Parce qu'elles n'ont pas trouvé les équipes nécessaires. Un climat trop doux, qui incite à vivre dehors, une race qui ne déteste pas la flânerie et le bavardage du forum expliqueraient cet échec. En revanche cette IX[e] région et ses marches resteraient d'abord agricoles, riches des biens de la terre et des labeurs des champs. *Les Géorgiques* comme *les Travaux et les jours* du vieil Hésiode seraient toujours ici d'actualité.

Les physiocrates professaient que les seules richesses véritables viennent de la terre — et par là ils entendaient non seulement les moissons, les primeurs, les fruits des vergers et des vignes, les forêts, les réserves de poissons et de gibier, mais aussi le charbon, la pierre à bâtir, les métaux enfouis dans le sol. Et la bataille du pétrole, celle, non moins âpre durant la récente guerre, du ravitaillement ne semblent-elles pas leur donner raison ? En revanche, la transformation des matières premières, leur circulation et celle des produits fabriqués leur apparaissaient secondaires, entendez comme une chose dérivée et non principale pour la richesse d'une nation. Ils exagéraient, mais un large fond de vérité étayait leur opinion.

La IX[e] région économique demeure essentiellement agricole. La plaine de la Garonne, de Toulouse à Montauban, les vallées du Tarn et du Lot, l'ancien comté de Foix, une grande partie des Hautes-Pyrénées et, en seconde ligne, reliés en réalité à d'autres régions, l'Agenais, le Gers, les Pyrénées-Orientales vivent surtout de leurs cultures, d'une étonnante variété. Pays de petite propriété et de métayage, ce dernier mode d'exploitation — actuellement en régression et peut-être à tort, de par la loi — favorise la vie familiale et la ferme, petit Etat autonome, vivant d'elle-même grâce à la polyculture. Evidemment, pas de rendements comparables à ceux de la Beauce ou de nos départements du Nord. Trop d'individualisme encore et peu ou point de culture en commun.

Cependant des récoltes de céréales appréciables et qui ont développé la minoterie, notamment à Toulouse, Montauban, Cahors. La Haute-Garonne groupe à elle seule cinquante-deux moulins, dont l'un peut moudre 24.000 quintaux par mois. D'autre part, de nombreux centres de pâtes alimentaires et de biscuits à Toulouse, Villemur, Albi, Gaillac, Montauban, Auch, Mirande, Lectoure.

Une telle abondance de maïs — plus d'un tiers de la consommation française — que l'élevage de la volaille a pris un développement quasi industriel. Tout le monde apprécie les foies gras de canard ou d'oie de la région toulousaine, peut-être un peu cuits, mais si savoureux, si expressifs. Joignons-y ceux du Lot, où la truffe triomphe, et, dans le Gers, ceux d'Eauze et de Condom. N'oublions pas les confits d'oie — surtout familiaux — qui ont fait au Quercy une réputation méritée. Admirable Quercy, pays de gastronomie et de tourisme, trop peu connu encore et sur lequel je reviendrai ici même dans quelques mois.

Vérifiant les leçons de la géographie humaine, les complexes rapports de la terre, de ses productions et des hommes, l'élevage des oies dans le pays toulousain, celui des dindons dans le Gers ont entraîné à Beaumont-de-Lomagne et à Toulouse la création d'usines traitant plumes et duvets.

L'élevage des bovidés, s'il n'égale pas celui de Normandie, se révèle néanmoins très prospère. Plusieurs races : la race lourdaise, faite pour la montagne, dans la Haute-Garonne, l'Ariège, les Hautes-Pyrénées ; la gasconne, rustique et travailleuse, dans la région de collines circonscrite par les Landes, la Garonne, les Pyrénées ; sur les terres grasses et riches des rives de la Garonne, la race garonnaise, corpulente et lourde, excellente pour la boucherie ; enfin, à l'est du Tarn, les bœufs de l'Aubrac, que l'on retrouve en Aveyron et en Lozère.

Conséquence directe de cet élevage, un commerce de cuir très appréciable, avec des fabriques de chaussures — notamment des célèbres « godillots » — à Toulouse et à Montréjeau.

Porcs, moutons, chevaux, mulets, chèvres constituent d'imposants troupeaux. Les porcs forment environ le cinquième de l'effectif total de notre pays. Nous sommes ici dans une contrée où, traditionnellement, la cuisine se fait à la graisse et au lard, où l'on déguste saucisses, jambons et cochonnailles variées.

Les moutons se groupent surtout dans les Hautes-Pyrénées, l'Ariège, le Lot. Une chair exquise, peu de laine, et médiocre, du lait qui va à Roquefort. Tarbes fut jadis le centre d'une race de chevaux anglo-arabes célèbre. Les circonstances, notamment la motorisation de l'armée, ont nui à cet élevage, qui a été en partie remplacé par celui d'un mulet robuste, très demandé dans les pays de montagne, en Espagne et en Portugal.

Pomone, déesse des jardins et des fruits, et Vertumne, qui préside aux saisons, ont gâté cette moyenne Garonne et, un peu plus bas, ce Roussillon que se disputent Toulouse et Montpellier. Légumes, primeurs et fruits emplissent le tablier relevé de l'Immortelle à le faire craquer. Tomates, petits pois, haricots verts, oignons, sans oublier carottes, melons, cornichons, aulx, etc., viennent aux pentes des coteaux et dans les vallées qui les entaillent entre Toulouse, Montauban, Agen, Marmande, Villeneuve-sur-Lot, Cahors, Moissac, Castelsarrasin. Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne produisent à eux seuls 20.000 tonnes de tomates par an.

Les Pyrénées-Orientales donnaient, avant la guerre, 178.500 tonnes par an de légumes et primeurs — cela grâce à la fertilité du sol et à une large irrigation. Les inondations de 1940 et 1942 ont engravé les terres, causé des dommages sérieux. Mais, entre temps, la culture des arbres fruitiers s'est accrue d'une façon étonnante. Le voyageur qui traverse la campagne demeure frappé du nombre de pêchers, d'abricotiers, de cerisiers, de pommiers, de poiriers qui envahissent les vignes, se groupent en vergers, composent des bataillons carrés impressionnants. Au printemps, c'est un enchantement. Cependant le chiffre total de production, qui s'élevait en 1939 à 53.240 tonnes, se révèle largement dépassé.

La moyenne Garonne produit, elle aussi, des fruits — et succulents — mais spécialisés, semble-t-il, par région. Agen a le pruneau ; Nicole, en Lot-et-Garonne, l'abricot ; le Lot, la noix savoureuse, à l'huile fruitée ; Moissac, le chasselas. Cerises et pêches se retrouvent un peu partout et le produit des pêchers vaut à la moyenne Garonne plusieurs centaines de millions par an.

Une fois de plus, constatons les incidences de la terre et de ses produits sur l'économie et l'industrie. Conserves de tomates, de petits pois, de haricots

verts, de confitures, entreprises d'expéditions et d'emballages prolifèrent, tant en Roussillon que sur la moyenne Garonne.

Le chasselas de Fontainebleau, qui n'est plus qu'un souvenir, fut célèbre. Que dire de celui de Moissac ! Il faut pour l'apprécier avoir parcouru les coteaux qu'il fleurit, au printemps, de ses pousses roses, et pare, à l'automne, de ses lourdes grappes dorées qui semblent dans leur transparence enclore un peu de soleil. Cela couvre des lieues et des lieues : 8.500 hectares, et l'on récolte par an, à Moissac et à Port-Sainte-Marie, 4.000 tonnes de raisin. Plus d'un milliard de francs ! Mais que de soins, que de peines : tailler, chausser, déchausser, sulfater sans tacher les grains, soufrer sans brûler, cueillir enfin sans ternir le fruit, en lui laissant sa fleur. Ne va-t-on pas jusqu'à ensacher la grappe pour la protéger !

PAR LES CEPS ET PAR LES CAVES

N'allez point suggérer aux viticulteurs de là-bas de faire du vin avec leur chasselas. Vous seriez bien reçu ! Au vrai, pas de grands crus dans cette plaine de la Garonne. A peine çà et là quelques vignes pour la consommation courante, qui ne sort pas du pays.

Une exception : Gaillac, dans le Tarn. Allez-y en quittant Albi — une des métropoles de la terre d'oc — dont la haute cathédrale rouge domine le Tarn et le bas quartier comme une citadelle. Suivez le fleuve, dont le lit se creuse entre des bords escarpés, en allant vers Toulouse, et bientôt vous trouverez les vignes. Dans la plaine d'abord, puis à flanc de coteau, elles couvrent de larges espaces jusqu'au Rouergue, d'un côté, à la limite du pays toulousain, de l'autre. Du soleil, du calcaire, un air baigné d'azur, et le résultat : le gaillac. On en a récolté 130.000 hectolitres en 1945 et 140.000 en 1946. Mais ce gaillac, qu'on n'aurait point cru si abondant, se révèle multiple et divers. Il est blanc, bien entendu, et nous donne toute une gamme. Des secs, peu acides, d'un vert doré ou d'un jaune d'or, riant dans le verre. Ils ont la puissance — 10 à 13° — la franchise, le bouquet. Deux sortes : les vins des côtes sur la rive droite, souples et fruités, et les vins des graves, de la rive gauche, plus vite faits, vifs et légers, à sève plus prononcée. J'avoue ma préférence pour ces gaillacs, si francs, si naturels. Beaucoup préfèrent les doux, qui titrent de 11 à 14°, parfois plus, divisés en moelleux, issus de moûts à fermentation lente, et en doux naturels, où l'on n'a ajouté ni sucre ni alcool, et qui souvent pétillent. Quelques-uns de ces derniers touchent à la perfection. J'aime moins les gaillacs traités à la champenoise...

Je me trouvais dans ce Tarn multiple — où la grande industrie côtoie les fruits et les vignes — au moment où l'hiver lança cette brusque offensive qui, en quelques heures, couvrit Béziers de neige, obstrua les voies, coupa les fils du téléphone et du télégraphe. Et, brusquement, je revois, à Perpignan et sur la côte vermeille, « le soleil d'or, le printemps vert », comme dit Gautier. Douceur de l'air, charme des vieilles rues de Perpignan — autour desquelles a poussé entre les deux guerres une ville de près de cent mille âmes — évasion au long de la corniche, bleue et dorée, aux collines couvertes de vignes ou de halliers. Le paysage se fait plus sévère, les coteaux pierreux étagent des vignes, séparées par des murins, qui dégringolent jusqu'à la mer. Je songe à la vallée du Douro, en Portugal, où mûrissent les grands portos. Mais l'auto roule, la route tourne et voici Banyuls, capitale d'un cru célèbre.

On a, durant la guerre, galvaudé ce nom. Des efforts efficaces sont réalisés pour effacer ces calomnies. Une poignée de propriétaires, réunis en coopérative et dont le président, un médecin, a la ferveur d'un croisé, nous donnent des vins probes, vinifiés avec soin, et qui ont gagné à demeurer longtemps en cave.

Nous les goûtons, ces banyuls, à Collioure, devant le port, en déjeunant au soleil. Un déjeuner de là-bas, rustique et charmant, auquel des anchois fruités et servis de dix façons différentes font une ouverture très catalane. Il faudrait, pour être complet, parler — en les dégustant — des maury, des rivesaltes, des côtes d'agly et de bien d'autres.

Pour clore cette journée nous allons visiter à Thuir la cathédrale des vins : une suite d'immenses chais, les plus vastes du monde, où, en des foudres énormes — l'un d'eux, en construction, contiendra un million de litres — vieillit et se fait doucement un apéritif célèbre, mélange de crus du Roussillon et d'herbes aromatiques.

Que pensez-vous de la desserte de notre région : céréales, viandes, charcuteries, volailles, pâtés, tous les légumes, tous les fruits — et des vins de choix. Il n'y manque que le café — produit exotique. Mais nous pouvons vous offrir du tabac. Le Lot, où il a en partie remplacé la vigne, se classe en tête (2.154.000 kilos en 1946). Après viennent, dans l'ordre, le Tarn-et-Garonne, le Gers, la Haute-Garonne, l'Ariège et le Tarn. La guerre a beaucoup développé cette culture, actuellement stabilisée.

L'heure de l'armagnac est venue — celle des longues causeries où, en fumant un odorant cigare, nonchalamment allongé dans un « club » profond, chauffant dans la main le verre renflé en ballon, on déguste, goutte à goutte, le puissant et magnifique alcool adouci par l'âge.

Pesquidoux fut le poète de ce pays, et l'on n'ose plus se hasarder à en parler après lui. Je garde pour ma part un souvenir ému de ce rustique et charmant Armagnac, aux « bordes » coiffées de tuiles rouges, aux bastides casquées, aux petites villes, grandes par le nom dans l'histoire — Condom, Nérac — et qui demeurent à demi paysannes avec leurs marchés bruyants, à demi balzaciennes aussi avec leurs rues quiètes où des rideaux, au passage, se soulèvent. De belles visions : les chais ombreux où l'armagnac vieillit dans des fûts taillés dans les chênes de l'Armagnac noir, les longues charrettes de vendanges, l'alambic ambulant qui va de ferme en ferme pour brûler le vin à ses flammes claires. La chauffe, acte essentiel d'où dépend en partie la qualité de l'alcool. Trop vive, elle lui donnera un goût rude. Trop lente, de la fadeur. Un art qui rejoint celui du verrier, du potier, de l'émailleur.

Rappelons que l'Armagnac ne couvre qu'en partie le Gers, mais annexe des cantons du Lot-et-Garonne et des Landes ; qu'il se divise en Bas-Armagnac, Ténarèze et Haut-Armagnac, les meilleurs alcools provenant du premier ; qu'on ne brûle que les vins blancs non préparés, pas même soutirés, et dont le grand cépage fut jadis la Folle Blanche, remplacée en partie aujourd'hui par plusieurs autres, notamment le Baco 22 ; que l'armagnac, enfin, qui sort à 52° de l'alambic, doit vieillir longuement en des fûts de chêne du pays.

L'armagnac connaît une vogue immense et méritée. En 1850 on en produisait 100.000 hectolitres. Avant la récente guerre ce chiffre tomba à 6.000 et même 5.000. Il remontait à 40.600 hectos en 1939 et à 60.000 en 1940. Il s'y est maintenu. Un bien ? Un mal ? Laissons les spécialistes en disserter. Les prix, de 700 francs la pièce (400 litres environ), sont montés à 80.000 francs en 1945... N'y a-t-il pas là un danger ?

LE COLLIER DES EAUX

« Dieu n'avait fait que l'eau, mais l'homme a fait le vin », proclame un baladin de *la Fête chez Thérèse*. Cette constatation réjouira les amis de la vigne. Mais qu'en pensent les malades, dont l'eau, ou plus exactement les eaux soulagent et guérissent les maux ?

La France porte le plus beau collier d'eaux thermales qui soit sur terre. Il s'agrafe, dans l'Est, sur son épaule, retombe au cœur, dans le Massif Central, et descend jusqu'à ses pieds, dans les Pyrénées. Il constitue une indéniable richesse qui doit être pesée dans notre balance.

Cette région toulousaine, qui touche aux Pyrénées, se révèle amplement dotée. En voici un bilan succinct, énumératif, mais non analytique, faute de

LA TRÈS BELLE COUR INTÉRIEURE DE L'HOTEL DE VILLE DE PERPIGNAN.

A THUIR : VOICI UNE DES ALLÉES DES CHAIS LES PLUS VASTES DU MONDE.

Scène de vendanges en Armagnac; en haut, la cité de Larressingle.

Téléférique desservant des chantiers de barrages dans les Pyrénées.

place. En Ariège : Audinac, Ussat, Aulus, Ax-les-Thermes, Usson, Carcanières. Dans le Lot : Alvignac, Miers. Dans le Tarn : Lacaune et Trébas. Dans les Hautes-Pyrénées : Capvern, Siradan, Argelès-Gazost, Cauterets, dont j'ai parlé longuement ici même il y a quelques mois avec Luz-Saint-Sauveur, Bagnères-de-Bigorre et Barèges, humble hameau dans un site admirable, mais célèbre par ses eaux sulfureuses qui ont la gloire d'avoir donné un nom commun à la langue usuelle. Enfin, dans la Haute-Garonne : Barbazan, Encausse, Salies-du-Salat et Luchon, providence des ténors et des orateurs célèbres.

Je signale, dans des départements voisins qui ne dépendent pas directement de la région : Barbotan, dans le Gers ; Cambo, Salies-de-Béarn, Eaux-Chaudes, Eaux-Bonnes, dans les Basses-Pyrénées ; et, pour finir, dans les Pyrénées-Orientales : Amélie-les-Bains, Le Boulou, Vernet et La Preste, dont les eaux sulfurées sodiques agissent, comme celles de Capvern, sur les reins.

ARMATURE ET ÉQUIPEMENT

Nous venons de passer en revue les richesses nées du sol et chères aux physiocrates. Il en est d'autres cependant — notamment celles de l'industrie et des échanges. Mais pour les exploiter des moyens — plus encore que pour les premières, qui peuvent se contenter d'un minimum — sont nécessaires. Il faut circuler et posséder des sources d'énergie.

Des routes et des voies ferrées, rien à dire. Elles sont ce qu'elles sont dans le reste du pays, c'est-à-dire à peu près parfaites. Tout au plus peut-on déplorer l'abandon ou l'exploitation précaire de certaines lignes du plan Freycinet.

Il y a aussi le canal du Midi. Je contemple avec quelque mélancolie, devant la gare Matabiau, à Toulouse, ses écluses toujours fermées, ses eaux mortes, son chenal quasi désert où n'apparaît que rarement un chaland ou une péniche. Depuis la guerre de 1914 aucun effort n'a été tenté pour améliorer cette voie d'eau, qui se révèle étrangement vétuste.

Faut-il la transformer en canal des Deux-Mers ? On l'a proposé à diverses reprises. Le dernier projet, qui date de 1928, avait été évalué dès 1930 par M. François-Poncet, sous-secrétaire d'Etat à l'Economie nationale, à 34 milliards de francs. Qu'en coûterait-il aujourd'hui ? Sans doute de 800 à 1.000 milliards. Une opération qui ne saurait être rentable...

Un projet plus modeste prévoit l'approfondissement et l'élargissement du canal du Midi pour le rendre accessible aux chalands de 300 tonnes. Mais il coûterait encore fort cher.

Cependant, Toulouse, qui fut à l'origine des lignes Latécoère, puis à celles de l'Aéropostale, qui réalisa les premières liaisons transatlantiques avec l'Amérique du Sud, possède au terrain de Blagnac la plus belle piste d'envol de France. L'aéroport, qui assure des liaisons régulières avec l'Algérie, l'Espagne et le Maroc, est en voie de transformation. Il comprendra quatre pistes, une aérogare en arc de cercle avec une façade de 300 mètres sur 60 mètres de profondeur, une gare de marchandises, des routes nouvelles, hangars, parc à automobiles, etc.

Dans le même temps, le port aérien de Tarbes-Ossun-Lourdes a été aménagé pour recevoir les grands malades des pèlerinages. Au cours de l'Année Sainte, nombre de pèlerins du Benelux, d'Irlande et de Grande-Bretagne passeront par cet aéroport.

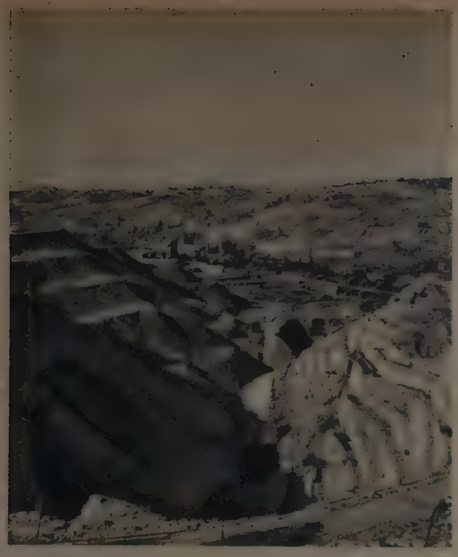
Au total, un ensemble de moyens de communications de haute valeur, mais qui n'apparaît point exceptionnel dans notre pays. Les réseaux ferrés et routiers, les voies d'eaux, les liaisons aériennes ne sauraient expliquer l'essor industriel de la IX[e] région depuis trente ans. Ils l'ont aidé et facilité ; ils ne le justifient pas. Une autre cause a joué, essentielle celle-là : les aménagements hydro-électriques des Pyrénées, qui ont donné à ce pays, pauvre en charbon, l'énergie nécessaire aux industries.

Grâce à un effort grandiose, poursuivi depuis 1920, on a édifié, de Bayonne à Perpignan, barrages et usines. Et le résultat est là : 4.400 millions de kW

Port-Vendres, débouché de la IX[e] région vers l'Afrique.

Toulouse possède un aérodrome en complète transformation.

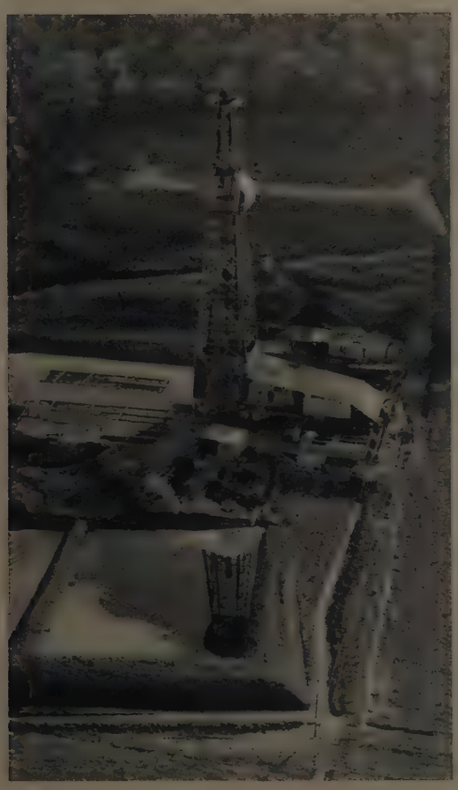
Barèges, dans les Hautes-Pyrénées, au cœur d'un site grandiose. Ses eaux sulfureuses sont célèbres depuis de nombreuses années.



Les mines de Decazeville doivent leur essor au duc Decazes, ministre de Louis XVIII.

La « Découverte », nom d'une mine d'ou l'on extrait le charbon a ciel ouvert.

Une vision spectaculaire : la nouvelle usine de dégazolinage a Boussens, ou l'on récupère les produits condensables (essence, butane) issus du gaz noir des nappes de Saint-Marcet.



Forage d'un puits dans la région de Saint-Marcet, ou le gisement est important.

Réservoir de gaz asséché, prêt a être livré a domicile par un des nombreux pipe-lines de la R. A. P. Ce réseau distributif a 800 kilomètres et alimente Toulouse et Bordeaux.

VISION DE FÉERIE MODERNE : ASPECT ASSEZ INATTENDU DES USINES DE DÉGAZOLINAGE DE BOUSSENS, VILLE NOUVELLE CRÉÉE EN MOINS D'UN AN.

DEUX DES TOURS GÉANTES D'ABSORPTION DE L'IMMENSE USINE D'ENGRAIS AZOTÉS DE L'OFFICE NATIONAL INDUSTRIEL DE L'AZOTE, A TOULOUSE.

par an, environ 15 % de la consommation totale de la France. Les besoins de la région s'élevant à 2 milliards 600 millions de kW, on dispose pour le reste du pays de 2 milliards et demi de kW.

Ce qu'on sait moins — il faut l'avoir vu — c'est le rude labeur que représentent les travaux d'aménagement : des équipes de 300 à 400 hommes bataillant entre 1.800 et 2.400 mètres pour capter des sources, forer dans le roc des conduites forcées, tracer des routes, planter — et cela par tous les temps : soleil brûlant, vent glacé, pluie ou neige — des pylônes hauts de 15 à 20 mètres. Autour d'eux, la solitude, le décor âpre des montagnes et une vie difficile et dangereuse. Rançon de la lutte pour l'énergie...

INDUSTRIES-CLEFS

Cette chasse à l'énergie, qui est le grand souci des hommes d'aujourd'hui, trouve ici deux réserves précieuses : les houillères d'Aquitaine, le gaz naturel de Saint-Gaudens. Industries-clefs — comme l'électricité, d'ailleurs — car elles ouvrent aux autres de larges possibilités, ainsi que me l'explique M. J. Deveaud, inspecteur général de l'Economie nationale et vice-président des mines d'Aquitaine, avec qui je suis venu m'entretenir.

Les houillères d'Aquitaine groupent les bassins de Carmaux et d'Albi, dans le Tarn ; d'Aubin et de Decazeville, dans l'Aveyron. Le rendement a été poussé au maximum durant la guerre. Aujourd'hui douze mille ouvriers extraient 2 millions de tonnes de charbon par an.

On s'occupe actuellement d'accroître la qualité des produits par l'emploi de nouveaux bacs de lavage et de lavoirs Tromp à liquide dense. Les charbons de Carmaux — excellent charbon à coke métallurgique — vont permettre la mise en service en 1950 d'une nouvelle batterie moderne du type Compound. Les sous-produits de la cokéfaction (sulfate d'ammoniaque, benzol, goudron, etc.) sont récupérés, et une puissante usine inaugurée à Saint-Benoît, à Carmaux, obtient l'ammoniaque de synthèse à partir du gaz de four. Deux centrales thermiques, utilisant des déchets et charbons de basse qualité — chaudières chauffées au charbon pulvérisé — produiront par an 200 à 300 millions de kW, dont 100 millions pour le réseau général.

Aux amateurs de pittoresque je conseille de visiter la « Découverte » de Decazeville. Imaginez une mine exploitée à ciel ouvert, une énorme carrière, couleur bitume, un hémicycle, avec des gradins taillés dans le charbon, sur lesquels roulent des wagonnets, se profilent des pelles et des grues, piochent des hommes casqués et noirs. Je ne connais qu'un lieu semblable au monde, les mines de Campha, au Tonkin, mais sur une étendue impressionnante.

Une autre vision spectaculaire : celle des usines de Boussens, propriété de la R. A. P. (régie autonome des pétroles), où l'on récupère les produits condensables — essence, butane et propane — du gaz issu des gisements de Saint-Marcet.

Nous sommes partis tard de Toulouse, vers 18 heures, et nous filons en direction du sud par une route implacablement droite et monotone. Des cultures maraîchères, puis des champs, çà et là une vigne. Une grande plaine, figée, avec des maisons de paysans couvertes de tuiles à la romaine. Un pays de petite propriété. Mais brusquement, dans la nuit tombante, des colonnes de clarté — feu d'artifice blanc ou jets d'eau lumineux— qui grandissent et se précisent à mesure que nous approchons.

C'est Boussens. Une suite de tours argentées illuminées par des projecteurs et qui, de près, font penser à des mâts de cuirassés. Isolées ou couplées par deux, elles sont reliées au bas par un passage à pavement métallique, bordé d'appareils enregistreurs qui, à chaque instant, rendent compte de tout ce qui se passe et rectifient d'eux-mêmes les températures si elles s'abaissent ou s'élèvent trop.

En arrière, d'énormes sphères argentées, des cubes, des cylindres, tous rutilants et flambants, emplis de gaz asséché. Plus loin, des champs entiers de longs tubes, éléments de futurs pipe-lines. Ailleurs, des alignements de bouteilles à butane, dont on distribue 3.000 par jour. Et partout des routes, des voies ferrées, des hangars, des bureaux. Un personnel restreint — quarante personnes à peine — car tout marche automatiquement. Une ville cependant — une ville dont les appareils à dégazoliner ont coûté à eux seuls un milliard — et qui a été édifiée en moins d'une année.

Nous avons quitté la route nationale et grimpons à présent par un petit chemin à travers un paysage vallonné, désertique, pauvre. Nous passons Aurignac, centre de préhistoire, puis un hameau à demi mort naguère et que la Régie des pétroles a ressuscité. Nous arrivons sur les chantiers de Saint-Marcet — une petite cité de planches et de briques a surgi dans un creux — d'où jaillit en juillet 1939, sous une pression de 160 kilos par centimètre carré, le premier gaz naturel.

Au delà d'un petit monticule une lueur vive nous éblouit. Nous sommes sur un forage. Une tour pyramidale, à plates-formes, se dresse dans la nuit, violemment illuminée. Un chantier en bas. Une chaudière à vapeur, alimentée au gaz, halète avec un gros bruit doux. Une boue grise recouvre tout, et nous marchons sur des claies. Là-haut, à 25 mètres, des ouvriers casqués dirigent et surveillent l'énorme trépan qui creuse la roche. Pour éviter l'usure trop rapide et maintenir en place les parois du trou en perce, on injecte de l'eau boueuse — une boue artificielle — qu'on récupère en partie. Nuit et jour, sans s'arrêter, le trépan fonctionne, il y a là sept hommes, un mécanicien, un ingénieur. Toutes les huit heures, la relève. Un forage dure environ un an.

On n'a trouvé que peu de pétrole à Saint-Marcet — 1.600 tonnes en 1948 — mais du gaz en quantité considérable. La production des sondes en exploitation a passé de 9 millions de mètres cubes en 1942 à 174 millions en 1948. Elle a dû atteindre 295 millions de mètres cubes en 1949. Elle dépassera un million par jour en 1952.

Ce gaz est utilisé : comme gaz de ville, pour le chauffage des fours et chaudières des grandes usines, pour la synthèse de l'ammoniaque et la fabrication d'engrais, comme carburant pour autos et camions.

Le réseau distributif de pipe-lines couvre 800 kilomètres. Il alimente Toulouse et Bordeaux, d'une part, et, de l'autre, Pamiers, Saint-Girons, Tarbes, Pau, Lourdes, Pierrefitte.

DES GRANDES INDUSTRIES...

L'équipement hydro-électrique des Pyrénées, l'exploitation du gaz de Saint-Marcet orientent nettement ce pays vers la grande industrie. Les deux guerres, qui ont fait se replier ici certains industriels du Nord et de l'Est, ont accentué cette tendance.

TARBES EST NON SEULEMENT UN GRAND MARCHÉ D'ÉLEVAGE DES CÉLÈBRES CHEVAUX TARBAIS, MAIS ENCORE UN CENTRE INDUSTRIEL IMPORTANT. VUE AÉRIENNE D'UNE GROSSE USINE DE MOTEURS.

DANS LES HAUTES-PYRÉNÉES, A BAZET, NOUS AVONS VISITÉ UNE USINE D'ÉLECTRO-CÉRAMIQUE.

L'INDUSTRIE DE SAINT-GIRONS PENSE AUX FUMEURS : FABRIQUE DE PAPIER A CIGARETTES.

VOICI, AU COURS D'UN VOL D'ESSAI EFFECTUÉ AU-DESSUS DES ENVIRONS DE LOURDES, UN BIMOTEUR, DE LIGNES ÉLÉGANTES, TOUT RÉCEMMENT SORTI DES USINES D'AVIONS DE LA RÉGION DE TARBES.

DÉLAINAGE : LA PESÉE FINALE DES ÉCHANTILLONS DE LAINE, DANS UNE USINE DE MAZAMET.

AU CREUX D'UN CHARMANT VALLON, MAZAMET ABRITE LES CENTRES DE DÉLAINAGE LES PLUS GRANDS DU MONDE. AU LOIN, ON VOIT SE DÉTACHER SUR LE CIEL LA SILHOUETTE DE LA MONTAGNE NOIRE.

TELLE UNE CITADELLE, LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE, A ALBI, DOMINE LA « VILLE BASSE ».

Je suis allé visiter à Toulouse, route d'Espagne, en bordure de la Garonne, l'immense usine de l'O. N. I. A. (Office national industriel de l'azote). Pour avoir une vue d'ensemble, je suis monté sur les passerelles qui réunissent les tours géantes d'absorption. Des rumeurs, des grincements de chaînes, des bruits de vapeur, des séries de toits en scie, de hauts bâtiments vitrés, d'énormes réservoirs sphériques, un embranchement ferré, un port, le tout étalé sur 70 hectares et occupé par 3.000 ouvriers.

En 1914 on avait aménagé là une vaste poudrerie, qui disparut à la fin des hostilités. Et en 1925 on y établissait l'O. N. I. A., dont le but est de fabriquer des engrais et produits azotés de synthèse et des composés s'y rattachant. L'Office fait annuellement 75.000 tonnes d'ammoniaque, permettant de sortir 320.000 tonnes d'engrais azoté. Pour obtenir l'hydrogène — un des éléments constitutifs de l'ammoniaque — on traitait le gaz à l'eau à partir du coke. D'où nécessité d'importer une partie des 200.000 tonnes de charbon nécessaires par an. Une installation de craking du gaz naturel de Saint-Marcet vient de résoudre la difficulté.

La guerre de 1914 développa dans la région de Toulouse une importante industrie aéronautique — les noms de Latécoère et de Dewoitine demeurent célèbres — nationalisée en 1936 sous l'égide de la S. N. C. A. du Midi. Les événements de 1940 et leurs suites — bombardements, etc. — ont porté à cette industrie de très rudes coups, dont elle ne se relève que lentement. En revanche la société Morane-Saulnier a reconstruit à Tarbes-Ossun son usine détruite en 1944, et où l'on fabrique en série avions militaires et avions de tourisme.

Tarbes et sa région, au centre d'un secteur particulièrement riche en énergie électrique, prennent un essor considérable.

Ce fut une petite cité quiète et retirée, comme l'attestent ses rues calmes et ordonnées, sa cathédrale romane remaniée au XVIII[e] siècle, ses jardins. Elle possédait deux beaux régiments qui se jalousaient, des chevaux admirables et, l'été, des étrangers qu'on n'appelait pas encore des touristes. Tout cela a vécu : Tarbes devient la capitale d'un vaste secteur industriel. Dès l'entrée en ville une cité ouvrière dispose ses maisons en éventail, et des usines surgissent.

J'ai visité longuement l'une d'elles, installée dans les anciens ateliers de réparation des chemins de fer du Midi et où l'on fabrique depuis 1940 un important matériel de forage. Une autre, plus importante, « sort » en série des locomotives et des moteurs électriques, des diesels, des pièces de fonderie. Une troisième, des tracteurs agricoles.

A Bazet, un industriel s'est spécialisé dans les isolateurs électriques, dont il produit par an plus de 3.000 tonnes. Bagnères-de-Bigorre — qui fait aussi de la bonneterie — possède des centres importants de matériel roulant, notamment de wagons de voyageurs et de petit appareillage électrique. A Pierrefitte, à Lannemezan, à Sarracolin et en dix autres endroits, électrochimie et électro-métallurgie groupent des effectifs appréciables.

... AUX INDUSTRIES DE TRADITION

J'ai désiré visiter en détail, à l'autre extrémité de la région, Mazamet, dans le Tarn.

Mazamet, aux petites rues sans caractère, possède une assez belle église et compte une banque tous les 100 mètres. La succursale de la Banque de France y est devenue la troisième de France par le volume de ses transactions.

Que se passe-t-il donc dans ce vallon modeste et charmant, où, de loin, on découvre la petite cité blottie au pied de la Montagne Noire ? Il se passait — et ceci redevient exact — qu'avant la guerre Mazamet détenait le monopole mondial de l'industrie du délainage. Elle recevait, pour les traiter dans ses soixante-dix usines, 60.000 tonnes de peaux de moutons de La Plata, d'Australie, du Cap, d'Afrique du Nord, d'Espagne, et livrait 875 millions de francs de laines et de cuirots.

Les circonstances avaient créé cette industrie : les troupeaux de moutons des Causses et des Cévennes, l'abondance et la qualité des eaux de Mazamet. Le délainage — qui consiste à enlever la laine des peaux — d'abord primitif, se perfectionna. Les cuirots, mieux traités, furent livrés à Graulhet (cent usines) et à Castres (quarante usines), où la mégisserie a pris un large développement. Les laines se partagent entre l'étranger et le marché intérieur.

Depuis 1946 l'activité de Mazamet, interrompue par la guerre, a repris. On y traite de nouveau 100.000 peaux de moutons par jour, et l'on voit trotter dans ses rues les courtiers en laine, si caractéristiques, portant sur l'épaule leur petit sac d'échantillons.

J'ai revu Castres avec plaisir. Cette ville a du charme. De belles avennes, un jardin de Le Nôtre, les pittoresques maisons serrées sur l'Agout, et le trésor précieux de ses Goya. C'est, de plus, un centre de tissage en pleine ascension. Spécialisé avant la guerre de 1914 dans la fabrication de draps militaires — le fameux pantalon garance — il connut, depuis 1918, une crise qu'il a vaillamment surmontée. Le matériel de tissage a été entièrement renouvelé. On fait toujours ici, en majorité, du cardé, mais le peigné pourrait bien ne plus tarder à s'implanter.

Suivant le courant d'émigration qui, après les deux guerres, amena dans cette région des industriels de l'Est et du Nord, une grande firme de tissage des environs de Roubaix-Tourcoing va faire rebâtir aux environs de Castres une usine pour laquelle une dépense de 500 millions a été prévue.

Signalons enfin qu'au cours de l'année 1949 la région de Castres a produit environ 20 millions de mètres de tissus de toutes sortes, réalisant ainsi 15 % de la production nationale.

J'arrive au bout de cette longue étude sans la prétention d'avoir tout dit. Nombre d'industries, anciennes ou artisanales, auraient valu d'être citées : la verrerie dans le Tarn, la fabrication de chapeaux de feutre à Caussade, dans le Tarn-et-Garonne, pour remplacer celle de chapeaux de paille, les fabriques d'espadrilles de Mauléon, dans les Basses-Pyrénées, les papiers à cigarette de Saint-Girons, dans l'Ariège, les tissages de ce dernier département et son industrie de peignes en corne. Cette dernière, qui occupe vingt usines à la Bastide-sur-l'Hers, sortait avant la guerre 10 millions de peignes par an et utilisait les cornes de 2 millions de bovidés.

Mais à vouloir s'arrêter à tous les détails on risque de ne plus voir les ensembles. Et il faut conclure.

PERSPECTIVES D'AVENIR

Où va la IX[e] région économique et quel sera son destin ? Elle a pour elle un heureux équilibre de richesses agricoles et de productions industrielles. Les circonstances — la guerre, le développement hydro-électrique, la découverte de nappes impressionnantes de gaz naturel et peut-être demain de pétrole — la poussent vers une industrialisation totale.

Mais peut-être, en se durcissant, en s'obligeant à travailler davantage va-t-elle perdre cette douceur de vivre qui faisait son charme... Ne va-t-elle pas connaître aussi des luttes sociales plus âpres, plus déchirantes ?

Son destin demeure entre ses mains. Elle a pour elle la sagesse de ses consuls... Je dis consuls : ne dit-on pas chambre consulaire pour désigner nos chambres de commerce ? Ces dernières, qui fêtaient il y a quelques mois, à Paris, le cinquantenaire de leur fédération, constituent dans l'ensemble du pays une manière de Grand Conseil du Commerce et de l'Industrie, dont on oublie de parler, mais qui, silencieusement, dans l'ombre, travaille et sert le pays.

PAUL-EMILE CADILHAC.

Photographies Yan, Alix, Studio Photo, Feher, J. Rieux, Société d'Editions Photomécaniques, *France-Illustration* (H. Parnotte).

ALBERT LEBRUN POLYTECHNICIEN (1890-1892).

1932. ELU, ALBERT LEBRUN VIENT SALUER A L'ELYSÉE LA DÉPOUILLE DU PRÉSIDENT DOUMER.

1939. LONDRES : GEORGE V ET A. LEBRUN.

1949. A. LEBRUN RENCONTRE LE PRÉSIDENT AURIOL AU PALAIS DES ARTS MODERNES.

1932. ALBERT LEBRUN, DEVIENT LE QUATORZIÈME PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LE PRÉSIDENT ALBERT LEBRUN

« La France en deuil vous voit avec une pleine confiance accéder au poste d'honneur rendu vacant par un crime odieux... » C'est en ces termes que le 10 mai 1932, au palais de Versailles, André Tardieu, président du Conseil, s'adressait à Albert Lebrun, que l'Assemblée nationale venait d'élire président de la République au premier tour par 633 voix sur 826 votants. Trois jours avant, Paul Doumer avait été assassiné par le Russe Gorgulof, en pleine période électorale.

L'homme qui était porté à la charge suprême avait derrière lui une carrière unie et digne. Lorrain comme Poincaré, qui l'appréciait fort, il était né le 29 août 1871, à Mercy-le-Haut, où son frère continuait de gérer la ferme familiale. L'école communale du village, le lycée de Nancy, des aptitudes aux mathématiques, et Albert Lebrun, entré à Polytechnique dans un rang modeste, en sortait premier, et premier aussi de l'Ecole des Mines.

En 1898, un siège était vacant au conseil général de Meurthe-et-Moselle. Alfred Mézières, académicien et député, décida son jeune compatriote à se présenter. Elu, il remplaça peu après Mézières au Palais-Bourbon puis au Luxembourg. A la Chambre comme au Sénat, Albert Lebrun se fit remarquer par le sérieux de son esprit et sa puissance de travail. La tribune l'attirait moins que les grandes commissions. Entré au gouvernement en 1911, dans un cabinet Caillaux, comme ministre des Colonies, il reprit ce poste avec Poincaré puis avec Gaston Doumergue, après avoir remplacé Millerand quelques mois à la Guerre. Clemenceau devait lui confier le portefeuille du Blocus puis celui des Régions libérées. En mai 1931 il succédait, à la présidence du Sénat, à Paul Doumer, devenu chef de l'Etat.

A l'Elysée, Albert Lebrun s'enferma scrupuleusement dans les limites de ses prérogatives constitutionnelles. Les remous politiques ne furent pourtant pas ménagés à son septennat, qui vit les socialistes accéder au pouvoir pour la première fois, en 1936, au milieu d'une vive agitation sociale. Lorsque s'acheva son premier mandat, la menace hitlérienne pesait sur le monde. Beaucoup pensèrent que la tension internationale imposait d'éviter une compétition présidentielle, et le 6 avril 1939 Albert Lebrun était réinvesti. Les événements allaient se précipiter : la guerre, la débâcle, Bordeaux, la démission de M. Paul Reynaud, remplacé par le maréchal Pétain. Quand, à Vichy, le 10 juillet, l'Assemblée nationale eut accordé les pleins pouvoirs à ce dernier, Albert Lebrun, se considérant lié par ce vote, s'effaça, tout en refusant de rédiger la lettre de démission qui eût consacré la fin de son mandat. Retiré dans l'Isère, il fut déporté quelques mois en Allemagne. Depuis la libération il se tenait à l'écart de la vie politique, mais il avait publié, sous le titre *Témoignage*, des Mémoires où se reflète ce patriotisme robuste qui n'avait cessé de l'animer. Il s'est éteint à Paris le 6 mars, succombant à une crise d'urémie consécutive à une pneumonie. Ses obsèques ont été célébrées aux frais de l'Etat.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Rémy, romancier

Beaucoup de ceux qui ont lu les incomparables souvenirs de Rémy penseront peut-être en ouvrant son dernier roman qu'il raconte encore la même chose. Du mois de juin 1940 aux années de l'occupation, c'est, en effet, à nouveau la capitulation et la résistance, la collaboration et la guerre secrète, les patriotes arrêtés et leur martyre. Cela est d'une lecture aisée et plaisante d'ailleurs. Au début de l'ouvrage, un des tableaux que Rémy met en scène est accompagné par lui de cette phrase : « On aurait cru vivre un récit d'Erckmann-Chatrian. » C'est à tout le roman que la remarque pourrait s'appliquer. Rémy, romancier, travaille dans la veine pittoresque où le récit patriotique se rehausse de vives couleurs. Et de l'histoire vécue par lui et ses compagnons d'armes voici qu'il passe au roman historique, où il fait entrer les plus grands acteurs des événements contemporains

Si le héros de *Nous sommes ainsi faits* (Chavane, édit.) est un des premiers Français qui aient rallié le général de Gaulle à Londres, et ressemble ainsi d'assez près à Rémy lui-même, si plus d'un de ses camarades de combat a servi de modèle à divers personnages, d'autres figures plus célèbres viennent en effet se mêler à celles-là. Le romancier nous montre, par exemple, de Gaulle à Londres :

« Le général chercha un instant sur son bureau sa boîte d'allumettes, la trouva, tira deux ou trois bouffées de sa cigarette, et, le coude appuyé au bras de son fauteuil, passa la main sur son front; il eut un mouvement de la tête qui semblait chasser des pensées obsédantes et leva à nouveau vers Didier ses yeux noirs et profonds, aux paupières lourdes, cernés de bistre. »

On voit que le roman participe ici de la chose vue ; il nous propose des choses imaginées quand il met en scène aussi bien Gœring, Gœbbels ou Hitler. Car le livre s'élargit bien au delà des limites où l'enfermerait la seule aventure du résistant Didier. Les tableaux successifs nous font passer de Londres à Paris, de Vichy à un quartier général allemand. Ici se nouent les réseaux du combat clandestin, là, les intrigues de la collaboration, plus loin se déroulent les plans de l'impérialisme nazi. Et l'on arrive ainsi à l'explication du titre de l'ouvrage : *Nous sommes ainsi faits*. Le langage populaire aime à dire : « Il faut de tout pour faire une monde. » Le nouveau roman de Rémy procède de la même idée.

Il semble que le romancier ait eu à cœur de ne rien omettre dans la variété des attitudes et des comportements possibles en face du même événement. S'il introduit dans son livre des évocations très précises des plans successifs de l'invasion allemande, à l'Ouest et à l'Est, de l'Afrique aux Balkans et à la Russie, c'est pour mettre en place, à un bout de la chaîne, les ambitions de la conquête et de la tyrannie. S'il donne, d'autre part, la parole au général de Gaulle pour des conversations dont l'historien retrouverait peut-être les originaux, c'est afin de situer, à l'autre extrémité, les raisons de la bataille pour la liberté. Entre les deux, il échelonne tous les degrés que peuvent occuper les désirs, les passions, les vertus des hommes, et ainsi leurs sottises, leurs médiocrités, leurs abstentions.

Il règne beaucoup de miséricorde sur cet inventaire d'une humanité misérable. Rémy ramène parfois à une simplicité d'image d'Epinal la peinture de vies assez écœurantes. Mais il n'y a peut-être pas une action ignoble sous laquelle il ne décèle un mobile qui, certes, n'est pas beau, mais qui correspond, hélas ! à un mouvement de la nature humaine. C'est à ces pages-là qu'il faut se souvenir du titre du livre, et murmurer avec son auteur : « Nous sommes ainsi faits. » Cela est excellent pour empêcher la vanité de nous faire lever le nez trop haut, si nous pouvons nous flatter d'avoir fait mieux.

Par là ce livre compte beaucoup dans l'œuvre de Rémy. C'est l'ouvrage grâce auquel le résistant exemplaire ne s'enferme pas dans la fierté d'un mérite exclusif. Soyons sûrs que Rémy parle lui-même par la bouche d'un de ses personnages quand il lui fait dire :

« Soyons justes, en nous efforçant de n'être pas trop sévères pour nos compatriotes. Te crois-tu donc revenu aux croisades ? As-tu pensé un seul instant que ces Français, bien installés dans leurs aises, chez qui tu allais dîner avant guerre, dont Cannes, Deauville, la rue de la Paix et les sports d'hiver faisaient tout l'horizon, s'empresseraient de coudre à leur veston une croix de Lorraine en laine rouge et se mettraient en marche au cri de : « France le veut ? »

Quant à ceux qui ont la vocation de l'aventure et du don de soi-même, la philosophie de Rémy les avertit qu'ils se trompent s'ils travaillent pour le succès. Leurs entreprises ne doivent pas attendre cette récompense.

« Ce que les hommes appellent commencement n'est rien d'autre que l'acte qui consiste à emprunter aux ruines d'un édifice qu'ils ont mis bas avant son achèvement la pierre dont ils croient naïvement qu'elle constitue la fondation d'un monument indestructible. Celui-ci, comme le premier, s'écroulera sous les efforts d'autres hommes avant d'avoir été fini (...) L'homme, ce faisant, accomplit sa destinée qui réside tout entière dans l'effort. Ses constants échecs sont la condition permanente de cet effort. »

Je ne voudrais pas donner à croire, par des citations trop longues, que les pages de réflexions morales alourdissent le livre de Rémy. Elles témoignent au contraire d'une vie profonde : la vie intérieure, par laquelle l'ancien résistant, devenu écrivain, est tout le contraire d'un homme à la retraite. L'expérience de son action chemine en lui pour se répandre par la plume en actions nouvelles vers des compagnons inconnus.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

La Prisonnière

Je lisais, il y a peu, le charmant livre de souvenirs de Maurice Donnay, *J'ai vécu 1900* : simple journal où le dramaturge notait, deux ou trois fois la semaine, ses impressions du jour, qui tournaient principalement autour du théâtre. Cela va de 1893 à 1914, et je pensais en assistant quelques jours après à la reprise de *la Prisonnière* qu'Edouard Bourdet était bien un homme de ce temps-là. On me fera observer qu'il semble avoir été surtout l'attentif observateur, le satirique ingénieux de la société d'entre les deux guerres. Sans doute. Mais sa première pièce, *le Rubicon*, fut représentée en 1910 ; la seconde, *la Cage ouverte*, deux ans plus tard. Il fit donc ses débuts à une époque où les grands succès allaient à Alfred Capus, à de Flers et Caillavet, à Donnay, à Henry Bataille, à Henry Bernstein.

Edouard Bourdet avait gardé de ces années-là le goût du travail bien fait, et ne le perdit jamais tout au long de sa carrière. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander de ces hardis coups de sonde dans le cœur humain ni de ces innovations dans la technique, par où un Paul Claudel ou un Jean Anouilh gagnent leur rang singulier au panthéon dramatique. Mais pour établir les données d'un problème où les mœurs du temps sont mises en cause, pour résoudre ce problème avec franchise, avec adresse, avec tact aussi, pour ménager de scène en scène, d'acte en acte une progression de l'intérêt selon les méthodes éprouvées d'un Augier ou d'un Dumas fils dans ce qu'elles eurent de meilleur, pour camper des personnages plausibles, parlant la langue de leur milieu, bien en chair et en muscles, incertains, brutaux, naïfs, cyniques ou sensibles, comme ils sont dans la vie, vous pouvez compter sur lui.

Telles sont les qualités qui firent en 1926 le succès de *la Prisonnière*. Ce sont elles encore qui amèneront en 1950, au théâtre de l'Athénée, un nombreux public, encore que cette pièce, faite de main d'ouvrier, contienne quelques éléments qui déjà portent leur date. Edouard Bourdet avait, une fois pour toutes, limité son enquête à une bourgeoisie riche, plus ou moins oisive, qui a aujourd'hui disparu : d'où un certain parfum de désuétude, mais de désuétude trop fraîche, si je puis dire, pour en prendre un côté pittoresque.

Cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître la parfaite mise au point de l'œuvre. Un rapide résumé la fera ressortir. Une séduisante jeune fille de vingt-sept ans, Irène, dont le père est diplomate, a plusieurs fois refusé de se marier. Aurait-elle une liaison indigne ? C'est ce que soupçonne le père, qu'elle refuse d'accompagner à Rome. Pressée dans ses retranchements, elle prétend que, si elle veut rester à Paris, c'est qu'elle aime son cousin Jacques. Le père, ravi, assure qu'il va arranger cette affaire. Affolée, elle appelle Jacques, lui demande de se prêter provisoirement à cette comédie. Or Jacques l'aime et aurait voulu l'épouser. Il essaie de lui tirer des aveux ; elle s'y refuse. Le rideau tombe, et tous les soupçons agitent l'âme du spectateur comme celle de Jacques.

Au deuxième acte, Jacques reçoit la visite de Gisèle, la jeune sœur d'Irène. Gisèle s'inquiète de l'humeur inégale de son aînée, qu'elle voit souffrir. Elle demande son aide à Jacques. Celui-ci apprend qu'Irène est la grande amie d'un couple, les d'Aiguines. Il écrit au mari, qui vient le voir. C'est un de ses amis de collège (coïncidence admissible), et il découvre par lui la vérité. Irène est la « prisonnière » de Mme d'Aiguines. Cependant l'action se précipite. Après avoir rompu avec Françoise, son aimable et sensuelle maîtresse, Jacques reçoit la visite d'Irène, à bout de courage. Elle vient s'offrir à lui, et, oubliant les conseils de son ami d'Aiguines, pour qui les femmes damnées sont des ombres inaccessibles aux hommes, il se laisse tenter.

Le troisième acte amène le dénouement prévu (un peu trop). Après un an de mariage Irène retourne à son vice, et, las d'étreindre une statue, Jacques ira retrouver sa Françoise.

Si le premier acte est un modèle d'exposition, le deuxième épuise toutes les possibilités du sujet, avec un peu trop de littérature dans la scène entre les deux hommes, et deux très belles scènes : la première, entre Jacques et Françoise ; la seconde entre le même et Irène. Le dialogue répond, comme toujours chez Edouard Bourdet, à la vérité des caractères et plaît par la justesse du ton, sinon par le style, mais c'est la servitude du genre.

La mise en scène ne laisse rien à désirer, et l'interprétation est de tout premier ordre. Le jeu concentré de Pierre Blanchar correspond exactement à la psychologie de son personnage. Mlle Laurence Aubray à chacune de ses apparitions nous semble meilleure encore qu'à la précédente, et ce n'est pas peu dire. Elle a tenu le rôle périlleux d'Irène avec une sensibilité, une grâce, une discrétion de moyens, une ardeur secrète de tout point admirables. Mlle Lisette Lanvin est délicieuse dans son rôle de belle fille sainement voluptueuse. Il faut enfin décerner un satisfecit au très sûr Jean Toulout et à la gentille Nora Coste.

PETITES CHRONIQUES

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN ÉGYPTE

Une vingtaine d'artistes de la Comédie-Française sont partis pour l'Egypte, où ils interprètent quelques-uns des succès les plus certains du répertoire classique et moderne. La troupe joue d'ailleurs à bureaux fermés, car bien avant son arrivée toutes les places étaient louées pour toutes les représentations, aussi bien à Alexandrie qu'au Caire. Sur notre photo (de gauche à droite), le jour du départ : MM. Louis Seigner, Jacques Servière, Julien Bertheau, Jacques Charon, Mme Germaine Rouet, Mlle Mony Dalmès ; l'administrateur, M. P.-A. Touchard ; Mlles Maria Fromet et Micheline Boudet et M. Jacques Clancy.

LES GRANDS PRIX DES GENS DE LETTRES

La Société des gens de lettres décerne chaque année deux prix littéraires d'une valeur de 50.000 francs chacun. Cette fois le choix s'est porté pour l'un d'eux sur M. Luc Estang, critique littéraire de *la Croix,* poète et romancier, dont le livre, *les Stigmates,* avait déjà retenu l'attention de la critique.

Quant à M. Francis de Miomandre, à qui est attribué l'autre prix, il a derrière lui une œuvre importante de romancier et de conteur. Dès 1908 il obtenait le prix Goncourt avec *Ecrit sur de l'eau,* où s'exprime heureusement la fantaisie désinvolte qui est la marque de son talent, plus étoffé peut-être encore et de résonance plus profonde dans *l'Aventure de Thérèse Beauchamp.*

FÉE DU LOGIS 1950

En marge du Salon des arts ménagers, au Grand Palais, s'est déroulé un concours organisé par la Caisse des allocations familiales et dont le but était d'appeler l'attention sur l'enseignement ménager dispensé par de nombreux centres en France et sur la formation de véritables « femmes d'intérieur ».

Plusieurs centaines de concurrentes ont pris le départ ; il n'en restait que seize pour l'épreuve finale, qui comprenait raccommodage, repassage et cuisine. C'est Mme Marguerite Fayet, d'Issoire (Puy-de-Dôme), vingt-sept ans, mère de deux enfants, qui triompha et reçut, avec plusieurs prix, le titre charmant de « fée du logis 1950 ». Heureux M. Fayet !

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA SOCIÉTÉ DU PREMIER EMPIRE :

Jules Bertaut, *la Duchesse d'Abrantès* (Flammarion, 320 pages). Avec son habituelle sûreté d'éruditon et de jugement, l'auteur retrace la vie mouvementée de Laure Permon, duchesse d'Abrantès, qui incarne le type féminin d'une époque.

Elle descend par sa mère des Comnènes, émigrés en Corse après avoir compté dix-huit empereurs parmi leurs aïeux. A seize ans elle épouse Junot et entre dans ce qu'on peut appeler la « cour consulaire ». Elle y apporte son esprit caustique et une certaine intempérance de langage. « Point bavarde et point caillette », lui conseille Bonaparte quand elle accompagne son mari en mission à Lisbonne. « J'étais, dira-t-elle modestement, la seule femme considérable du corps diplomatique. »

Junot est fait, en 1806, gouverneur de Paris. L'ambassadrice est devenue la « gouvernante » (la « gouverneuse », dit Napoléon) de la capitale. C'est l'apogée de sa carrière. Le couple déploie un faste inouï dans son hôtel des Champs-Elysées. Les divers traitements de Junot lui assurent un revenu de 252.000 francs. Elle joue à la petite souveraine. Mais l'Empereur trouve Junot trop voyant, sa femme, trop agitée. Il envoie le duc d'Abrantès en Espagne, cependant que la duchesse mène à Paris une vie frivole.

La mort de Junot laisse une succession lourdement obérée (un million de dettes). Le temps des désillusions est venu. La duchesse, cependant, est entourée d'égards : elle reçoit l'empereur Alexandre, Metternich, Wellington. Aux Tuileries, Louis XVIII l'accueille avec bienveillance. Elle ne tarit pas alors d'éloges sur lui ; ce qui ne l'empêchera pas de le traiter de « triste personne aux façons de jambes en matière de poteaux ». . Puis Balzac entre dans sa vie, séduit par l'éclat du nom plus que par la beauté de la femme. « Elle est pour moi, dit-il, comme une bienheureuse qui viendra s'asseoir à mes côtés après avoir vécu au Ciel tout près de Dieu. » Il fait d'elle une femme de lettres et inspire ou écrit en partie les deux premiers volumes de ses célèbres *Mémoires.* Puis il se détache d'elle ; elle tombe dans la misère et meurt en 1838.

Autour d'elle, M. J. Bertaut fait revivre toute une société. De l'histoire, avec beaucoup d'histoires, mais authentiques.

L'AMÉRIQUE LATINE :

Leo Magne, *l'Extraordinaire Aventure d'Antoine de Tounens, gentilhomme périgordin, avoué, conquistador, roi d'Araucanie-Patagonie,* préface d'André Maurois (Editions latino-américaines.)

Périgordin lui-même et fin lettré, M. Magne reconstitue cette invraisemblable odyssée à l'aide de documents dont beaucoup sont inédits.

Antoine de Tounens, ayant lu dans les récits de voyages et les ouvrages de géographie que le peuple araucan avait résisté plus longtemps que les autres à la domination espagnole, vend son étude, emprunte 25.000 francs et débarque en août 1858 à Coquimbo, au Chili. Revêtu d'une lévite, un sabre de cavalerie à la ceinture, il s'abouche avec les caciques ennemis du gouvernement chilien et se fait proclamer roi d'Araucanie sous le nom d'Orllie Antoine Ier, en même temps qu'il promulgue une constitution.

Il demande en France un appui et des fonds, mais n'y rencontre qu'indifférence ou railleries. Arrêté et interné comme fou, il est rapatrié grâce au consul de France. Ce qui ne l'empêchera pas de tenter une seconde, puis une troisième expédition pour reconquérir son « trône ».

Rentré définitivement en France, il y vit dans le dénuement, méditant sur la légèreté des grands et l'inconstance des foules, et meurt en 1878.

En 1937 le conseil municipal de son pays natal, Tourtoirac, lui a élevé une stèle funéraire. Elle est surmontée d'une couronne empruntée à celle du roi de cœur dans le jeu de cartes. Un symbole...

Mais, comme le dit M. André Maurois, si Napoléon III l'avait soutenu et si l'opinion française l'avait pris au sérieux le nom de Tounens figurerait peut-être à côté de celui de Cavelier de La Salle ou de Jacques Cartier...

ALBERT MOUSSET.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

La question des ondes se complique singulièrement. Comme pour prendre l'autobus il y a des « priorités ». Les accords entre pays différents se multiplient pour l'obtention de telle ou telle exclusivité dont l'écho ne se répercute pas sur tout le globe. Trois ou quatre importantes régions d'Europe en recueillent généralement le bénéfice. Paris-Inter a pris ainsi en relais la B. B. C., de réconfortante mémoire. Sous la rubrique *Grand Hôtel,* Tom Jenkins et le Palm Court Orchestra ont offert une excellente soirée de musique « légère », dans le meilleur sens du mot, c'est-à-dire pétillante d'esprit et de verve. L'*Humoresque* chatoyante de Dvorak figurait au programme.

Il est assez difficile de se montrer original lorsqu'on évoque la prestigieuse figure de Jean-Sébastien Bach, qui domine notre demi-siècle au deuxième centenaire de sa mort. La radiodiffusion française a su vaincre cette difficulté en présentant d'une manière imagée, avec bruit de carrosses et dialogues pertinents, le « cantor » de Leipzig dans son milieu familial et en faisant connaître ses fils les plus musiciens : Friedmann, trop ami de la dive bouteille pour faire une brillante carrière ; ne s'embarrassant guère de scrupules, il présenta, dit-on, sous sa signature, la célèbre *Passion selon saint Matthieu* de son illustre père ! Philippe-Emmanuel, le grand-maître de chapelle du roi Frédéric II de Prusse ; et Jean-Chrétien, le voyageur qui vécut à Bologne et se laissa séduire par la grâce de la musique italienne avant d'aller s'installer à Londres et d'y composer notamment une claire *sonate* pour le clavecin ; L'ombre du père s'étend sur les enfants ; s'ils eurent une réputation d'artistes assurée de leur vivant, le voile de l'oubli les recouvre trop complètement depuis ce temps-là ; il est bon, à l'occasion d'un centenaire, de le soulever. Leur œuvre en vaut la peine.

Pierre Capdevielle a pris l'heureuse initiative de retracer, en une série de causeries largement enrichies de musique, l'évolution artistique de Paris au cours des trente dernières années. Il vient de rappeler le rôle très efficace joué par « Le Triton », fondé en 1932 par le regretté Ferroud, prématurément disparu dans un accident d'automobile en Autriche. Il était alors entouré d'un groupe d'animateurs qui ont tous pris maintenant la large place qu'ils méritent au soleil, depuis Delvincourt jusqu'à Prokofieff, en passant par Bondeville. Ginette Guillamat sut chanter exquisement cinq mélodies du nouveau directeur de l'Opéra-Comique, pour la plus grande joie des sans-filistes, qui ont apprécié à leur haute valeur des petits tableaux musicaux tels que *le Pardon de sainte Anne.* Une charmante *sonatine* pour violon et violoncelle de Jean Rivier a été mise en relief avec sensibilité par Violette et Paule d'Ambrosio.

W.-L. LANDOWSKI.

LE « DIJONNAIS »

Destiné à naviguer entre Paris et Londres, par conséquent en mer et en fleuve, le *Dijonnais,* qu'on voit ici amarré au quai d'Austerlitz, où il a été inauguré par le ministre de la Marine marchande, est le bâtiment le plus long de sa catégorie. Ce cargo mesure en effet 52 mètres de longueur sur 9 mètres de largeur. Actionné par des moteurs de 500 CV, il jauge 517 tonnes. Son équipage est de onze hommes.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Lettres de créance

Deux nouveaux représentants diplomatiques à Paris ont remis leurs lettres de créance au président de la République. D'abord M. Vincent Auriol a reçu dans les formes accoutumées le ministre d'Autriche, M. Heinrich Schmidt. L'ambassadeur du Pérou, le contre-amiral Franchino Dulaz Dulanto, a été également accrédité près le gouvernement français.

Au Quai d'Orsay

M. Guy Le Roy de la Tournelle vient d'être nommé directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, en remplacement de M. Couve de Murville, nommé ambassadeur de France au Caire. Le poste de directeur adjoint est confié à M. Roland Jacquin de Margerie.

M. de la Tournelle est entré dans la carrière en 1925. Il est ministre plénipotentiaire depuis 1946, après avoir rempli plusieurs postes, dont, en 1940, celui de premier conseiller à l'ambassade de Buenos-Aires. De 1943 à 1946 il a été chargé de diverses missions, puis a occupé les fonctions de suppléant du représentant de la France au Conseil de Sécurité de l'O. N. U.

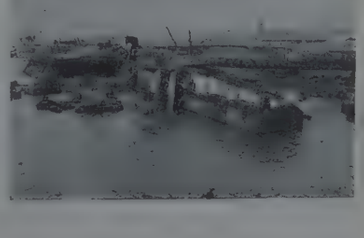
Quant à M. de Margerie, il a été successivement en poste à Bruxelles, à Berlin, à Londres. Directeur du cabinet du ministre des Affaires étrangères, puis chargé du consulat général à Shanghaï et des intérêts de l'ambassade de France à Pékin, il était depuis 1949 ministre plénipotentiaire et chargé des affaires d'Afrique-Levant.

ANDRÉ ROUSSEAUX AU CAIRE

Notre éminent collaborateur André Rousseaux s'est rendu ce mois-ci au Caire, sur l'invitation du gouvernement égyptien. Il a fait plusieurs conférences sur la littérature française contemporaine aux Universités du Caire et d'Alexandrie, ainsi qu'aux Amitiés françaises de ces deux villes et à l'Alliance française d'Ismaïlia. La première de ces conférences a été donnée au Caire le 6 mars, sous la présidence de S. Exc. Mohamed Salah el Din bey, ministre des Affaires étrangères d'Egypte.

REMISE A FLOT DU « PARIS »

... Il faut dire, pour être exact, des morceaux du *Paris,* car l'épave du paquebot dont le renflouement se poursuit au Havre a été découpée sous l'eau en cinq parties. Un dock spécial a été construit pour procéder au relèvement du navire après ce tronçonnage.



L'ÉQUIPEMENT SANITAIRE DU MAROC

S. E. le pacha de Casablanca, le général Juin, résident général, le docteur Blanc, directeur de l'Institut Pasteur de Casablanca, et le professeur Trefouel, directeur de l'Institut Pasteur de Paris (de gauche à droite), ont inauguré les nouveaux services B. C. G. de l'Institut Pasteur de Casablanca. Ces laboratoires seront en mesure de faire face à toutes les demandes de vaccin antituberculeux émanant du protectorat.

DANS L'UNION FRANÇAISE

M. Monnerville en Guyane

Après avoir représenté la France aux fêtes du deuxième centenaire de Port-au-Prince, M. G. Monnerville, président du Conseil de la République, a tenu à terminer son voyage par la Guyane. Chaleureusement

accueilli à son arrivée à Cayenne, il visita les chantiers et les installations les plus récentes de la ville. Il déposa ensuite des gerbes au monument aux Morts et devant la statue de Victor Schoelcher, puis présida le banquet offert par le conseil général. M. Gaston Monnerville y exprima sa joie de retrouver dans la voie du progrès la terre de son enfance.

L'Afrique française

M. Henri Sadoul, ancien gouverneur du Gabon, a été nommé gouverneur de la Côte française des Somalis ; M. Paul Le Layec, gouverneur intérimaire du Tchad, gouverneur du Moyen-Congo, et M. Colombani, gouverneur intérimaire du Niger, gouverneur de l'Oubangui-Chari.

L'application des accords franco-vietnamiens

Conformément aux accords conclus, les divers services publics du Viet-Nam sont remis successivement à ce dernier. Récemment s'est effectuée la passation des pouvoirs judiciaires.

Notre photographie montre la prestation de serment de deux conseillers à la Cour et celle d'un substitut du Procureur général.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Une instruction pontificale

Sous le titre *Ecclesia catholica,* le Saint-Office vient de publier une instruction dans laquelle, en ce qui concerne les conférences mixtes entre catholiques et non-catholiques, il préconise une grande prudence, mais autorise les évêques à désigner certains prêtres pour prendre part à des conférences de ce genre « si elles laissent prévoir des résultats sérieux ». Certains laïcs pourront également recevoir la même autorisation, « à condition qu'ils possèdent une profonde culture religieuse et une foi solide ».

Une commission œcuménique

Une commission d'information et d'étude œcuménique vient de se constituer, sous la présidence du professeur Burgelin, pour préparer une rencontre des représentants des Eglises protestantes de France, afin d'étudier en commun différents problèmes déjà à l'ordre du jour de l'assemblée d'Amsterdam (désordre social et international).

La jeunesse maritime

La Jeunesse maritime chrétienne (J. M. C.) vient d'organiser deux journées de rencontre pour le clergé des paroisses maritimes, l'une à Paimpol, l'autre au Val-André. Ces journées ont été présidées par M^gr^ Couderc et furent consacrées à l'étude des problèmes de formation des jeunes marins.

Missions

La Mère Odilia, vicaire générale des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame-des-Apôtres, de Venissien, vient de rentrer d'une longue tournée d'un an à travers les missions de sa congrégation en Afrique-Occidentale et Equatoriale, en Egypte, au Liban et en Palestine. Pour cela, elle a parcouru 31.600 kilomètres, mais son périple n'est pas terminé. Elle n'a visité que quatre-vingt-seize établissements de son institut, il lui en reste encore soixante-huit, répartis en Afrique du Nord et en Europe.

Au Vatican

M. l'abbé Pierre Veuillot, ancien professeur au petit séminaire de Conflans, qui avait été appelé à Rome pour occuper un poste à la secrétairerie d'Etat, vient d'être nommé camérier d'Etat de Sa Sainteté. Il est le petit-neveu de Louis Veuillot et le fils de notre excellent confrère François Veuillot.

PETITE CHRONIQUE DES EXPOSITIONS

Lucien Mainssieux a toujours dédaigné les formules ; il s'inspire de la nature, directement et spontanément, et traduit ses sensations d'artiste devant elle. C'est pourquoi il est un des maîtres de l'aquarelle. Par ses notations vives sans aucune contrainte, il exprime la mobilité des ciels, l'aspect fugace des reflets, la transparence ou la limpidité de l'atmosphère aussi bien que de la densité de l'eau ou la permanence du sol nourricier. Et pourtant Mainssieux n'est pas un impressionniste ; comme Corot, pour lequel il professa toujours une vive admiration, ou comme Cézanne, il veut créer un art durable, un art de musée.

Ses nombreuses aquarelles sont, pour lui, ses propres réactions, instinctives, devant la nature : aussi sont-elles très variées dans leur technique et dans leur style pour exprimer les diverses émotions du peintre, ses sensations « devant le motif ».

Et dans cette exposition organisée à la Galerie André Maurice, Mainssieux a exposé également des toiles de fleurs. Généralement cet artiste n'avait que rarement traité ce sujet, lui préférant les portraits, les paysages ou les compositions. Aussi avons-nous été enchanté de certains bouquets, notamment de pavôts rouges, rutilants, sensibles, tout frémissants de cette « vie silencieuse » qu'ont certains objets ou certaines plantes qu'on dit — à tort — inanimés.

Nous regrettons toutefois que Mainssieux ne daigne vendre que ses toiles ou œuvres secondaires, gardant jalousement pour lui seul toutes ses bonnes peintures, et Dieu sait s'il y en a ! Cela montre chez lui un égoïsme qui étonne toujours et déçoit chez un aussi grand artiste.

Paul-René Poulain, présenté par le peintre Edmond Heuzé, expose également à la Galerie André Maurice. Paul-René Poulain se réclame de la tradition, mais, bien que nous soyons généralement partisan de celle-ci, il convient à notre avis de conserver toutefois sa personnalité. Or ce peintre, qui a évoqué dans une trentaine de toiles les paysages de l'Ile-de-France, reste volontiers un peu poncif devant cette admirable nature ; il s'est heurté au délicat problème de l'atmosphère, qu'il a cru résoudre uniquement par la lumière : Corot, qui le précéda, usa de subtiles valeurs ; Paul-René Poulain en s'y reportant ne pourrait qu'y gagner.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

Le petit Roberto Benzi nous a donné des joies bien rares ! Il n'est pas dans mon intention de faire la critique du film *Prélude à la gloire* qui nous a été présenté au Palais de Chaillot et dont il est la vedette. Mais je pense que s'il y apparaît comme un délicieux petit acteur, c'est parce qu'il est un vrai grand musicien. Voyez-le lorsque dans l'église où il s'est réfugié il entend tout à coup gronder les orgues inconnues ; observez son regard tendu, lumineux, et tout son petit visage absorbé, rayonnant d'intelligence et de plaisir quand s'éclaire pour lui la majestueuse progression de la *Toccata* de Bach ; et la scène ravissante où il grimpe en cachette, comme un jeune chat curieux, vers le merveilleux jouet, « l'accordéon formidable »... la recherche des énigmes musicales, c'est le jeu charmant ; la découverte des mécanismes, claviers et pédales, c'est la joie ; et quand sous ses doigts, instinctivement habiles, jaillit soudain la *Toccata,* inscrite dans la mémoire du bambin précoce, la grâce et le naturel parfait de son émerveillement ! Quel que soit l'art du metteur en scène, ce sont là des impressions que seul ce prodigieux enfant pouvait nous donner, parce qu'il les éprouve réellement et que son pays des merveilles, c'est la musique. On nous montre aussi — et l'on a raison — qu'il n'est pas le petit singe dressé en vue du numéro de cirque à sensation ; la confusion peut se produire à juste titre parfois, mais n'est guère possible pour ce qui est de Roberto. Qui l'a vu aux répétitions d'orchestre travailler en musicien et en chef, donner des indications personnelles pleines de logique et de goût, faire des observations auxquelles souscrivent les professionnels les plus avertis, sait bien que s'il est un enfant par l'âge (onze ans à peine), il est un homme pour son art. Je regrette un peu que le film ait esquivé une phase importante de la vocation musicale de l'enfant : son apprentissage de jeune chef. Tout va vite avec lui, certes, mais de ses premières armes — le petit *Menuet* de Mozart — au morceau de bravoure final — les *Préludes* de Liszt — la transition est trop brusque et nous y perdons quelques précieuses notations. On comprend pourtant, à entendre Roberto diriger, comme il le fit après la présentation du film, l'orchestre de la Garde républicaine, que ses progrès sont foudroyants. J'avais dit déjà quelle impression il me fit l'an dernier ; or il a franchi en quelques mois des étapes que les mieux doués mettent plusieurs années à parcourir. La complexité d'une partition telle que les *Tableaux d'une exposition,* de Moussorgsky, ne l'a pas pris un instant en défaut, qu'il s'agisse du rythme, du *rubato,* de la couleur ou de la sensibilité. C'est à cela que nous le pouvons juger, et non pas en enfant prodige, mais en adulte et en artiste réellement digne du nom. Car cet ange musicien qui nous remplit d'émotion par la fragilité de sa taille nous émeut plus encore par son exceptionnelle personnalité musicale.

L. MAURICE-AMOUR.

LE SOUVENIR DE MARCEL PROUST

Sur l'initiative de la société l'Emulation, à Liège, une très intéressante exposition de souvenirs de Marcel Proust a suscité l'intérêt du public cultivé de Belgique. A l'inauguration, où prirent notamment la parole M. Chaudoir, président de la commission littéraire de l'Emulation, et le poète Alexis Curvers, assistaient de nombreuses personnalités belges et françaises, parmi lesquelles M^me^ Mante-Proust, nièce du grand écrivain, et M^me^ Céleste Albaret, qui fut sa dévouée gouvernante.

LÉGION D'HONNEUR

Nous avons été heureux de relever parmi les récentes promotions au titre du ministère des Affaires étrangères la nomination au grade de commandeur de la Légion d'honneur de notre éminent collaborateur M. André Siegfried, de l'Académie française. Grand voyageur, M. André Siegfried mène à travers le monde une sorte d'enquête permanente. Nos lecteurs ont pu apprécier les aperçus lumineux qu'il rapporte de ses visites dans différents pays et qui fixent de manière pénétrante les phases d'une évolution dont il saisit les aspects en historien, en philosophe et en humaniste.

Dans la même promotion figure également au titre de commandeur M^e^ Benjamin Landowski, ancien membre du Conseil de l'ordre des avocats, dont l'autorité est grande au palais, où il est entouré de la sympathie unanime.

RADAR POUR AUTOMOBILES

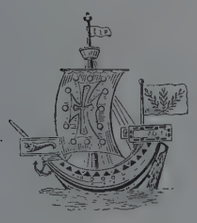
La police de la route des Etats-Unis vient d'être dotée d'un radar spécialement conçu pour surveiller scientifiquement la circulation. L'équipement, d'un poids total de 20 kilos, comprend un émetteur-récepteur fixé sur l'aile avant, face à la route, un cylindre enregistreur et un compteur à aiguille encastré dans le tableau de bord. L'ensemble fonctionne au moyen de la batterie d'accumulateurs.

Dissimulée sur le bas côté de la route, la voiture de police attend l'arrivée des automobiles. Dès qu'un véhicule entre dans le rayon d'action du radar, l'appareil enregistreur déroule un graphique donnant en chaque point la vitesse et l'accélération. Si le conducteur se livre à un excès de vitesse, le policeman note le numéro de la voiture, le transmet par radio à un autre car de police arrêté quelques kilomètres plus loin. Il reste à ce dernier à barrer la route et... à dresser procès-verbal.

C. T.

MAQUETTE DE L'AÉROGARE DE TOULOUSE-BLAGNAC.

LA CHAMBRE DE COMMERCE DE TOULOUSE



DÈS le XVI[e] siècle l'importance commerciale de Toulouse lui avait valu d'être dotée d'une « Bourse commune des Marchands », créée par un édit d'Henri II, de juillet 1549, la seconde du royaume, celle de Lyon étant la première. C'est auprès de cette institution que fut établie, sous Louis XIV, par un arrêt du Conseil du 29 décembre 1703, la « Chambre particulière de Commerce de Toulouse », l'une des onze Chambres officielles de l'ancien régime, la plus ancienne des Chambres de Commerce du Sud-Ouest et l'une des plus anciennes de France puisque, si l'on considère la date de sa création, elle vient immédiatement après les Chambres de Commerce de Marseille (1599), de Dunkerque (février 1700), de Lyon (21 février 1702), de Rouen (19 juin 1703).

L'attitude de cette Compagnie, sous l'ancien régime, peut être définie en peu de mots : elle réclama une stricte application de l'étroite réglementation imposée aux fabricants et, par contre, une large liberté commerciale.

Les Chambres de Commerce furent supprimées en 1791. Toulouse fut l'une des villes où furent rétablies ces Assemblées par l'arrêt des Consuls du 3 nivôse an XI (24 décembre 1802).

L'ancien Hôtel de Fumel, qui abrite la Chambre de Commerce de Toulouse, s'élève à l'angle des rues d'Alsace-Lorraine et Croix-Baragnon, dans ce qui était, au XVIII[e] siècle, le quartier parlementaire. Il eut successivement pour hôtes des Capitouls, des Présidents au Parlement de Toulouse, le Premier Président du Parlement et, enfin, l'Archevêque de Toulouse, jusqu'en 1906.

Cet Hôtel, remarquable spécimen de l'architecture toulousaine du XVII[e] siècle, offre aux regards du visiteur une belle façade en brique rose d'une harmonieuse sobriété. Acquis par la Chambre de Commerce en 1913, les Présidents successifs de cette Compagnie y apportèrent de nombreux aménagements, en vue de rendre plus pratique et mieux en rapport avec la destination actuelle, la disposition des locaux qui constituaient autrefois les appartements d'un particulier. Ainsi, sans qu'il ait perdu l'essentiel de son caractère, le vieil Hôtel des Premiers Présidents au Parlement, le Palais des Archevêques de Toulouse, devenu le Palais consulaire, réunit à toutes les conditions propres à faciliter le fonctionnement d'une institution qui a la volonté de répondre toujours mieux aux besoins de ses commettants le luxe discret, la sobre élégance qui s'imposent dans une ville qui doit quelques-unes de ses plus belles demeures à ses grands commerçants du passé.

L'activité de la Chambre de Commerce de Toulouse a été sans cesse grandissante au cours du XIX[e] siècle et pendant la première moitié du XX[e]. Elle s'est considérablement accrue, en particulier, durant les deux grandes guerres et pendant les périodes difficiles qui les ont suivies.

L'action, aux objets très divers, de cette Compagnie s'est spécialement exercée sur le développement des communications et transports (réseau téléphonique — canaux — ports maritimes — chemins de fer transpyrénéens — aviation — circulation routière), sur l'équipement électrique de sa Circonscription et sur l'extension de l'enseignement professionnel.

L'intervention de la Chambre de Commerce s'est traduite par la création de nombreuses institutions, dont certaines avec le concours des Chambres de Commerce voisines, qui fonctionnent auprès d'elle : Ecole supérieure de Commerce (1902) ; Office des Transports et des P. T. T. du Sud-Ouest (1911) ; Région Economique de Toulouse et des Pyrénées (1918) ; Office de renseignements économiques (1931) ; Service de renseignements administratifs et juridiques (1943) ; Centre d'Etudes industrielles (1944). Elle administre depuis 1934 un Entrepôt réel des Douanes et c'est dans son Hôtel, récemment adapté à leur ensemble, que siègent, auprès de ses propres services, ceux auxquels elle prête son concours : Délégation régionale du Centre National du Commerce Extérieur, Comité Régional de Tourisme et Commissariat Général de la Foire de Toulouse.

Soucieuse de favoriser par tous les moyens en son pouvoir le développement économique de sa circonscription, dont, depuis la guerre, l'Industrie et le Commerce ne cessent de se développer à pas de géant, la Chambre de Commerce de Toulouse a décidé récemment de doter le grand aéroport de Toulouse-Blagnac d'une aérogare moderne destinée à abriter les services administratifs et commerciaux indispensables au fonctionnement régulier d'un organisme qui doit faire face à un trafic chaque jour plus intense.

Ainsi, puisant aux sources d'une tradition quatre fois séculaire, la Chambre de Commerce de Toulouse continue l'œuvre entreprise et, tournée vers l'avenir, ne cesse de s'adapter aux conditions toujours plus complexes de l'économie moderne.

Photos Yan.

Chambre de Commerce de Toulouse : Entrée principale. Vue prise du jardin.

Ecole supérieure de commerce, ancien hôtel des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Vue cour d'honneur.

L'entrée principale de l'imposant pavillon qui avait été édifié par la Catalogne pour la Foire de 1934.

LA FOIRE DE TOULOUSE
FOIRE DU PRINTEMPS

Aussi régulier que celui des saisons, le retour de la Foire de Toulouse rend chaque année, dès les premiers jours du printemps, à notre lumineuse cité son animation, son entrain et ses espoirs.

Notre Manifestation se place en début de campagne ; après l'engourdissement de l'hiver, les mois de mars et d'avril sont propices au renouveau de la vie économique. La terre confirme ses promesses, et le soleil, dans un ciel plus clément, vient dorer les premières pousses et les premières frondaisons.

Durant cette quinzaine, qui va cette année du 18 mars au 2 avril, toute une population active, ingénieuse et alerte s'installe dans le champ clos de ses expositions et toute une caravane de visiteurs se laisse irrésistiblement attirer par le magnifique et multiple assemblage de notre production artisanale et industrielle.

La Foire de 1950 est la quatrième depuis la fin de l'occupation et la dix-neuvième depuis sa fondation.

Cette Foire de Toulouse, que la guerre avait dépouillée de son matériel et de son emplacement, ses Administrateurs, qui constituent une équipe d'Industriels résolus, l'ont prise bien en main et l'ont élevée au rang d'une institution quasi officielle. Ils la soutiennent de leur crédit et de leur expérience ; la Chambre de Commerce lui accorde le plus confiant des patronages. Le Conseil Municipal de Toulouse et le Conseil Général de la Haute-Garonne ne lui ménagent pas leur soutien ; et nous pouvons dire que les Représentants de ces Collectivités Publiques sont disposés à établir avec notre Compagnie Consulaire une efficace coopération en vue de doter cette manifestation des moyens de prospérité définitive ; je veux parler de l'installation à demeure sur un terrain approprié.

Déjà la Foire de 1950 a pris un caractère international qu'aucun texte ou prétexte administratif ne pourra plus contester.

Le Gouvernement Italien a accordé sa participation officielle ; sur l'impulsion de M. le Consul Général Cagnolati une exposition des spécimens les plus caractéristiques de l'Economie Transalpine est rassemblée dans un hall grandiose.

La Belgique et la Suisse disposent d'un pavillon coquet et bien achalandé.

L'adhésion des grandes Maisons françaises, classées dans les Sections de l'Electricité, de la Mécanique, des Machines-Outils, de l'Ameublement, du Textile, fait de notre manifestation une véritable et attrayante compétition vers la qualité.

La Foire de Toulouse est digne de notre Capitale Languedocienne, et son rayonnement, qui tend à traverser les frontières, témoigne de son attirance et de ses incessants progrès.

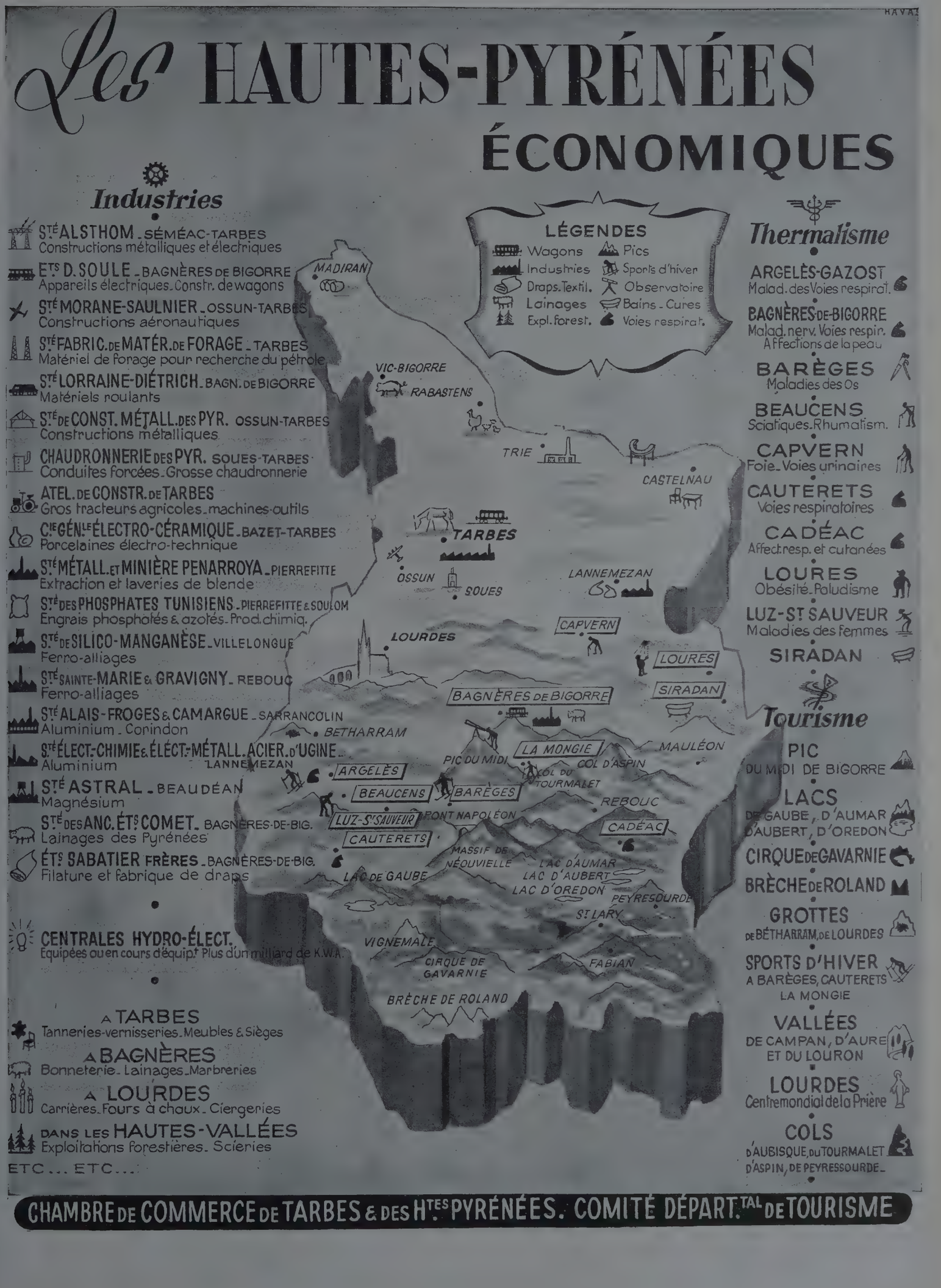
Gabriel BARLANGUE,
Président du Conseil d'Administration de la Foire de Toulouse.

Maquette du pavillon de l'Italie pour la Foire de 1950.

Porte principale de la Foire en 1949.

Foire de 1948. — Les personnalités au cours de leur visite.

Inauguration de la XVII^e Foire de Toulouse (1948).
MM. Coste-Floret, Lacoste, Bourgès-Maunoury, M. l'Inspecteur général Pelletier, MM. Barlangue, Durel écoutant *la Marseillaise.*


HAVAS
Les HAUTES-PYRÉNÉES
ÉCONOMIQUES
Industries
STÉ ALSTHOM - SÉMÉAC-TARBES
Constructions métalliques et électriques
ETS D. SOULE - BAGNÈRES DE BIGORRE
Appareils électriques - Constr. de wagons
STÉ MORANE-SAULNIER - OSSUN-TARBES
Constructions aéronautiques
STÉ FABRIC. DE MATÉR. DE FORAGE - TARBES
Matériel de forage pour recherche du pétrole
STÉ LORRAINE-DIÉTRICH - BAGN. DE BIGORRE
Matériels roulants
STÉ DE CONST. MÉTALL. DES PYR. OSSUN-TARBES
Constructions métalliques
CHAUDRONNERIE DES PYR. SOUES-TARBES
Conduites forcées - Grosse chaudronnerie
ATEL. DE CONSTR. DE TARBES
Gros tracteurs agricoles - machines-outils
CIE GÉNLE ÉLECTRO-CÉRAMIQUE - BAZET-TARBES
Porcelaines électro-technique
STÉ MÉTALL. ET MINIÈRE PENARROYA - PIERREFITTE
Extraction et laveries de blende
STÉ DES PHOSPHATES TUNISIENS - PIERREFITTE & SOULOM
Engrais phosphatés & azotés - Prod. chimiq.
STÉ DE SILICO-MANGANÈSE - VILLELONGUE
Ferro-alliages
STÉ SAINTE-MARIE & GRAVIGNY - REBOUC
Ferro-alliages
STÉ ALAIS-FROGES & CAMARGUE - SARRANCOLIN
Aluminium - Corindon
STÉ ÉLECT.-CHIMIE & ÉLECT.-MÉTALL. ACIER. D'UGINE
Aluminium
STÉ ASTRAL - BEAUDÉAN
Magnésium
STÉ DES ANC. ETS COMET - BAGNÈRES-DE-BIG.
Lainages des Pyrénées
ETS SABATIER FRÈRES - BAGNÈRES-DE-BIG.
Filature et fabrique de draps
CENTRALES HYDRO-ÉLECT.
Equipées ou en cours d'équip.t Plus d'un milliard de K.W.A.
A TARBES
Tanneries-vernisseries - Meubles & Sièges
A BAGNÈRES
Bonneterie - Lainages - Marbreries
A LOURDES
Carrières - Fours à chaux - Ciergeries
DANS LES HAUTES-VALLÉES
Exploitations forestières - Scieries
ETC... ETC...
LÉGENDES
Wagons
Industries
Draps. Textil.
Lainages
Expl. forest.
Pics
Sports d'hiver
Observatoire
Bains - Cures
Voies respirat.
MADIRAN
VIC-BIGORRE
RABASTENS
TRIE
CASTELNAU
TARBES
OSSUN
SOUES
LANNEMEZAN
LOURDES
CAPVERN
LOURES
SIRADAN
BAGNÈRES DE BIGORRE
BETHARRAM
LANNEMEZAN
LA MONGIE
MAULÉON
PIC DU MIDI
COL D'ASPIN
COL DU TOURMALET
ARGELÈS
BEAUCENS
BARÈGES
REBOUC
LUZ-St SAUVEUR
PONT NAPOLÉON
CADÉAC
CAUTERETS
MASSIF DE NÉOUVIELLE
LAC D'AUMAR
LAC D'AUBERT
LAC D'OREDON
LAC DE GAUBE
PEYRESOURDE
St LARY
VIGNEMALE
CIRQUE DE GAVARNIE
FABIAN
BRÈCHE DE ROLAND
Thermalisme
ARGELÈS-GAZOST
Malad. des Voies respirat.
BAGNÈRES-DE-BIGORRE
Malad. nerv. Voies respir.
Affections de la peau
BARÈGES
Maladies des Os
BEAUCENS
Sciatiques - Rhumatism.
CAPVERN
Foie - Voies urinaires
CAUTERETS
Voies respiratoires
CADÉAC
Affect. resp. et cutanées
LOURES
Obésité - Paludisme
LUZ-St SAUVEUR
Maladies des femmes
SIRADAN
Tourisme
PIC
DU MIDI DE BIGORRE
LACS
DE GAUBE, D'AUMAR
D'AUBERT, D'OREDON
CIRQUE DE GAVARNIE
BRÈCHE DE ROLAND
GROTTES
DE BÉTHARRAM, DE LOURDES
SPORTS D'HIVER
A BARÈGES, CAUTERETS
LA MONGIE
VALLÉES
DE CAMPAN, D'AURE
ET DU LOURON
LOURDES
Centre mondial de la Prière
COLS
D'AUBISQUE, DU TOURMALET
D'ASPIN, DE PEYRESOURDE -
CHAMBRE DE COMMERCE DE TARBES & DES Htes PYRÉNÉES. COMITÉ DÉPARTAL DE TOURISME

HOUILLÈRES DU BASSIN D'AQUITAINE

DIRECTION GÉNÉRALE à ALBI (Tarn) - Téléphone 12.60

EXPLOITATIONS :

GROUPE TARN à CARMAUX
MINES DE CARMAUX ET D'ALBI

GROUPE AVEYRON à DECAZEVILLE
MINES DE DECAZEVILLE ET D'AUBIN

USINES DU TARN à CARMAUX
COKERIES, USINE A CARMONOIX
PRODUITS DÉRIVÉS DE LA HOUILLE
SULFATE D'AMMONIAQUE

USINE DE St-BENOIT à CARMAUX
AMMONIAC - ENGRAIS NITRÉS

Lavoir des mines de Carmaux.

Fours à coke des usines du Tarn à Carmaux. (Un défournement.)

En raison de la gamme étendue de leurs teneurs en matières volatiles, les combustibles du BASSIN d'AQUITAINE satisfont aux usages les plus divers.

CHARBONS ½ gras, gras, flambants gras. en tous calibres, pour l'industrie : grilles mécaniques, foyers fixes, automatiques, fours de différents types, gazogènes, etc.
Sortes spéciales pour usages domestiques et forge.

COKES métallurgique gros et concassé, pour industrie et chauffage central, calibres courants :
> 50 mm - 50/80 mm - 20/50 mm - 10/20 mm.
Coke de fonderie, tous calibres, recherché en raison de sa faible teneur en soufre.

CARMONOIX. — Anthracite synthétique présenté sous forme de boulets.

Rivalise avec les meilleurs anthracites naturels : chauffage central, tous appareils à feu continu, salamandres, cuisinières A. G. A., fourneaux de cuisine, etc.

Brûle sans dégager de fumée, sans former de mâchefer. Forte densité, ne craint pas l'humidité. Se conserve indéfiniment en stock sans s'altérer et sans se déliter.

Usine de Carmonoix.

Visite des installations, conseils techniques de chauffe et démonstrations à domicile par nos spécialistes.

ENGRAIS répondant aux natures diverses des terres régionales : sulfate d'ammoniaque extra-sec, 20.8 % d'azote ; ammonitrates, 20 % d'azote. Le premier provenant des usines du Tarn ; le second, fabriqué dans les usines de St-Benoît-de-Carmaux.

PRODUITS DÉRIVÉS : Benzols, goudron, huiles de goudron, brai, naphtaline et anthracène.

SERVICE COMMERCIAL : 8, boulevard de Strasbourg à TOULOUSE - Téléph. : MA 84-71

LA RÉGION MAZAMÉTAINE

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

INDUSTRIES PRINCIPALES

LE DÉLAINAGE

Cette industrie importe d'Amérique du Sud, d'Australasie, d'Afrique du Sud des peaux de moutons.
Elle traite annuellement 40.000 à 60.000 tonnes de peaux, ce qui représente 100.000 peaux de moutons par jour.
La laine est en grande partie exportée, notamment vers l'Angleterre et aussi vers les divers pays d'Europe et l'Amérique du Nord.
Une part appréciable passe par le stade du négoce local qui la fait laver et compose les standards suivis par sa clientèle.
Le cuir alimente principalement la mégisserie, et, pour le surplus, il est vendu à l'étranger en l'état de « cuirot ».

LE TEXTILE

Les centres de Mazamet et de Labastide-Rouairoux sont spécialisés dans la draperie cardée.
Depuis la guerre, cette industrie a particulièrement développé la fabrication des articles mode et fantaisie de qualité : lainages pour robes et tailleurs, velours de laine, arrachés, chenillés, boutonnés, manteaux réversibles, draperie sport, retors genre Sportex, shetlands, tweeds, pardessus apprêt velours, réversibles unis et écossais, etc.
On continue également de fabriquer à Mazamet les vieilles spécialités : flanelle de corps et de vêtement, molletons, feutres, etc.

LA MÉGISSERIE

Les usines de mégisserie de la région mazamétaine ont pour activité principale le traitement des cuirots provenant du délainage, qu'elles transforment en basane, utilisée pour la doublure des chaussures.
Elles traitent également des peaux de moutons d'autres provenances et des peaux de chèvres, en toutes fabrications, pour la chaussure, dessus et doublure, l'ameublement, la maroquinerie, le vêtement, etc.

BONNETERIE - BÉRETS

L'industrie de la bonneterie est active à Mazamet. Elle produit des sous-vêtements, gilets, pull-overs, bas et chaussettes.
Trois importantes usines de bérets fabriquent ces coiffures pour le marché national et l'exportation.

INDUSTRIES DIVERSES

Maroquinerie : sacs à provisions, sacs à main, trousses d'écoliers, etc.
Ganterie de travail.
Engrais organiques.

ORGANISATION ÉCONOMIQUE

CHAMBRE DE COMMERCE

Adresse : 3, cours René-Reille. Tél. 0-33.

Le secrétariat assure :
— La documentation économique ;
— La réception et l'orientation des visiteurs et acheteurs ;
— Le visa des certificats d'origine, factures, certificats divers ayant trait aux opérations commerciales.
La Chambre de Commerce exploite deux établissements :

CONDITION PUBLIQUE DES LAINES ET MATIÈRES TEXTILES

Cet établissement disposant de matériel moderne, de plus de 9.000 mètres carrés de magasins et quais, peut recevoir normalement 3.000 tonnes de marchandises par mois.

MAGASINS GÉNÉRAUX

Cet établissement pratique le magasinage avec ou sans warant, la manutention des laines : mise en pile, mélange, emballage.
Il dispose de 8.000 mètres carrés de magasins et quais couverts.

Un renvideur utilisé dans l'industrie textile.

Le délainage mécanique avec la machine à peler.

Le hall de la Chambre de Commerce.

LES GROUPEMENTS PROFESSIONNELS

INDUSTRIE

Chambre Syndicale des Industriels Délaineurs, allée de la Chevalière. Tél. 2-34.

Groupement d'Importation et de Répartition des Peaux Lainées Exotiques (G. I. R. P. L. E.), 4, rue Assémat-Rives. Tél. 7-82.

Syndicat des Industriels Laveurs, 4, rue Assémat-Rives.

Chambre Syndicale des Industries du Cuir (mégisserie, découpage, maroquinerie), 8, place Maréchal-Joffre. Tél. 7-73.

Syndicat Patronal Textile (fabrique et bonneterie), 35, rue du Moulin. Tél. 10-45.

Syndicat Patronal Textile de LABASTIDE-ROUAIROUX, Secrétariat. Tél. 1-04.

COMMERCE

Syndicat des Négociants et Fabricants de laines lavées ;
Syndicat des Courtiers en laines ;
8, cours René-Reille. Tél. 8-14.

Syndicat des Courtiers en peaux lainées ;
Syndicat des Courtiers en cuirots ;
Syndicat des Courtiers en peaux tannées ;
(s'adresser à la Chambre de Commerce).

Phot. Maynadier. Estampe.

Vue générale, prise d'avion, des usines de l'Office national industriel de l'azote.

L'OFFICE NATIONAL INDUSTRIEL DE L'AZOTE

NATURE ET FONCTIONNEMENT

L'OFFICE NATIONAL INDUSTRIEL DE L'AZOTE (O. N. I. A.) est un établissement public français ayant son siège à Paris, placé sous l'autorité du Ministre de l'Industrie et du Commerce, et, du point de vue de sa gestion, sous la tutelle du Ministre de l'Industrie et du Commerce et du Ministre de l'Economie Nationale et des Finances.

Il possède la personnalité civile et l'autonomie financière.

Il est administré par un Conseil comprenant des représentants de différents départements ministériels, de l'Agriculture, du Personnel.

Il est dirigé par un Directeur Général nommé par décret.

Ses opérations sont faites selon les lois et usages du commerce. Elles donnent toutefois lieu, de la part de l'Etat, à un contrôle financier.

Le personnel de l'O. N. I. A. ne bénéficie d'aucun statut analogue à celui des fonctionnaires ou à celui du personnel des services publics ou concédés ; il est régi par le droit commun.

Sur le plan commercial l'O. N. I. A. ne bénéficie d'aucun monopole. Il exerce son activité dans les mêmes conditions qu'une entreprise privée.

OBJET DE L'O. N. I. A. ET NATURE DE SES INSTALLATIONS

L'objet essentiel de l'O. N. I. A. réside dans la fabrication et la vente des engrais et produits azotés de synthèse et des composés se rattachant directement à cette fabrication.

Ses usines construites à partir de 1925 sont situées à Toulouse, à environ 5 kilomètres de la ville, en bordure de la Garonne et de la route d'Espagne, sur l'emplacement d'anciennes installations de la Poudrerie Nationale. Elles occupent avec leurs annexes une superficie d'environ 80 hectares. Elles sont reliées par un embranchement particulier à la voie ferrée Toulouse-Bayonne, qui longe au Nord les terrains de l'O. N. I. A. Celui-ci est, d'autre part, relié à la voie d'eau ; il a construit, à cet effet, sur le bras inférieur de la Garonne un port où peuvent accéder, pour y apporter des matières ou y prendre des produits fabriqués, les péniches à moteur qui circulent sur les canaux du Midi.

Indépendamment de ses usines de Toulouse, l'O. N. I. A. possède des carrières de gypse à Bedeilhac (Ariège) et un grand magasin d'engrais (contenance 20.000 tonnes) près d'Orléans.

Les installations de Toulouse comprennent :

— D'une part, une usine d'ammoniaque synthétique dont la capacité pratique actuelle de production est de 250 tonnes d'ammoniaque par vingt-quatre heures et qui est en voie d'extension. L'azote et l'hydrogène, éléments constitutifs de l'ammoniac sont obtenus : le premier, par liquéfaction de l'air et distillation fractionnée de l'air liquide, le second, pour partie par traitement spécial du gaz à l'eau fabriqué à partir du coke et pour partie par cracking du gaz naturel de Saint-Marcet — ce dernier ayant depuis les premiers mois de 1949 remplacé partiellement le coke, qui précédemment était seul utilisé pour la préparation de l'hydrogène. L'usine d'ammoniaque synthétique comporte de vastes ateliers de préparation, de compression, de purification et de synthèse des gaz, de grands gazomètres de 25.000 mètres cubes chacun pour le stockage des gaz, des appareils de stockage spéciaux pour l'ammoniac produit ;

— D'autre part, une Usine d'acide nitrique synthétique (procédé par oxydation d'ammoniac), une usine d'acide sulfurique (procédé des chambres de plomb) et une série d'ateliers de fabrication d'engrais : sulfate d'ammoniaque, nitrate de soude, nitrate de chaux, nitrate d'ammoniaque et ammonitre granulé, engrais composés binaires et ternaires granulés, d'une capacité de production globale de plus de 350.000 tonnes par an. Comme la vente des engrais est saisonnière, l'O. N. I. A. dispose pour les entreposer de vastes « silos » pouvant contenir au total plus de 150.000 tonnes. Une mention spéciale doit être réservée à l'ammonitre granulé, que l'O. N. I. A. a été le premier à fabriquer en France, et qui est devenu le prototype des « ammonitrates », qui ont pris une si grande place sur le marché.

Indépendamment des engrais, l'O. N. I. A. vend certains sous-produits de ses fabrications : oxygène, acide carbonique liquide, glace carbonique, soufre.

Les installations de l'O. N. I. A. comportent en outre les services généraux habituels d'une grande usine : chaufferie, installations électriques, ateliers de réparations, atelier de mesures, laboratoires d'analyses et de recherches, parcs et magasins d'approvisionnements, œuvres sociales diverses.

L'effectif total du personnel de l'O. N. I. A. est d'environ 3.300 unités.

PRODUCTIONS ET CONSOMMATIONS

Il avait été prévu à l'origine que la production de l'O. N. I. A. devait correspondre à la fixation sous forme d'ammoniac d'une quantité minimum de 100 tonnes d'azote par jour, ce qui équivaut à 120 tonnes par jour ou à environ 44.000 tonnes par an d'ammoniac.

Immédiatement avant la guerre et pendant la première année de guerre, la production effective dépassait notablement ces chiffres et atteignait 57.000 tonnes d'ammoniac par an, soit en moyenne 155 tonnes d'ammoniac ou 130 tonnes d'azote par jour.

A partir de 1942 la production s'est rapidement et considérablement amenuisée du fait des circonstances, notamment par suite de difficultés croissantes rencontrées dans le ravitaillement en combustibles et la fourniture d'énergie électrique. Réduite en 1944-1945 à moins de 30 % du chiffre d'avant guerre, elle a pu ensuite, au fur et à mesure de l'amélioration des conditions économiques, se relever jusqu'à dépasser notablement son niveau antérieur le plus élevé. Pour l'année 1950, l'O. N. I. A. prévoit une production de 86.000 t. d'ammoniac, soit en moyenne 235 tonnes par jour, renfermant 193 tonnes d'azote.

L'O. N. I. A. produit actuellement 320.000 tonnes par an d'engrais azotés, dont les principaux sont : le sulfate d'ammoniaque, le nitrate de chaux, le nitrate d'ammoniaque, l'ammonitre granulé, les engrais composés.

Il met en œuvre 140.000 tonnes par an de combustibles solides et 250.000 mètres cubes par jour ou 90 millions de mètres cubes par an de gaz naturel de Saint-Marcet. Il consomme en outre plus de 270.000 tonnes par an de matières premières diverses : gypse, pyrites, phosphates de chaux naturels, chlorure de potassium, carbonate de chaux, carbonate de soude et notamment 190.000 tonnes de gypse qu'il extrait de ses carrières de Bedeilhac.

Le fonctionnement de ses installations nécessite, d'une façon absolument continue, une puissance électrique moyenne de l'ordre de 26.000 à 27.000 kilowatts. Sa consommation effective d'énergie électrique dépasse 200 millions de kilowatts-heure par an.

Il reçoit ou expédie en moyenne 250 wagons par jour, ce chiffre s'élevant en pointe jusqu'à 700.

L'O. N. I. A. poursuit la réalisation d'installations complémentaires qui, dans un avenir assez prochain, porteront sa capacité de production à 320 tonnes d'ammoniac par jour.

Il installe également des ateliers pour la fabrication d'urée (à destination de l'industrie des matières plastiques) et de fer en poudre, dérivé du fer carbonyle (pour les services téléphoniques et la radio).

Harmonieusement géré sous le contrôle de l'Etat, supérieurement outillé, toujours à l'avant-garde du progrès technique, l'O. N. I. A. représente une des plus belles réalisations de l'Industrie Française.

Appareil de reprise des engrais dans un silo.
Photographies Yan.

MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS. — *Une vue partielle de l'atelier avec machines spéciales à piquer à grand rendement.*

L'INDUSTRIE DES PLUMES, DUVETS et de la LITERIE

LES USINES MONTIES ET LA MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS

PARMI les diverses activités agricoles de notre pays, l'élevage de la volaille occupe une place importante.

Sans doute notre région n'est-elle pas spécialisée comme certaines, mais chacune de ses trois cent quatre-vingt mille exploitations agricoles le pratique, et les dindons du Gers concurrencent ceux de Sologne, et l'oie de Toulouse est un quasi-monopole du Sud-Ouest.

Or la volaille ne nous donne pas seulement des œufs et une chair appréciée ; elle nous donne aussi d'intéressants sous-produits sous forme de plumes et duvets, pour l'utilisation desquels une industrie locale existe depuis longtemps dans notre région.

BEAUMONT-de-LOMAGNE, gros marché de volailles du Tarn-et-Garonne, a vu se développer, dans la deuxième moitié du siècle dernier, un gros commerce d'exploitation de plumes et duvets. L'existence de ces courants commerciaux facilita la création d'usines capables de traiter sur place les matières jusque-là exportées. Les « USINES MONTIES », créées en 1840 à Toulouse, utilisent à l'heure actuelle à BEAUMONT-de-LOMAGNE un matériel des plus modernes et comptent, en France, parmi les principales installations de ce genre. Elles réalisent tout le cycle du traitement, qui comprend :

L'*EPOUSSIERAGE*, le *TRIAGE*, le *LAVAGE* (désodorisation et dégraissage), l'*EMBALLAGE*.

Une centaine d'ouvriers et ouvrières, utilisant un matériel moderne, suffisent pour traiter chaque année 1.500.000 kilos de plumes et duvets. Une partie de cette production est réservée à la clientèle française; un tonnage important est exporté vers la Suisse, l'Angleterre, les pays nordiques et les Etats-Unis.

Après ce bref aperçu des matières premières « Plumes et Duvets » il convient de ne pas oublier de citer une autre activité régionale non moins importante, corollaire de la première : la fabrication des Articles de Literie, qui permet d'utiliser sur place une partie de la production « Plumes et Duvets » de notre Sud-Ouest.

La « MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS » occupe à TOULOUSE de vastes locaux spécialement construits et aménagés pour la confection des couvre-pieds, dessus de lit, édredons, oreillers, traversins. Les tissus utilisés pour cette fabrication particulièrement soignée et d'un fini irréprochable comportent une gamme de nuances classique et fantaisie dans les diverses qualités de satinettes et rayonnes unies jusqu'aux riches brochés ou damassés en provenance de la région lyonnaise.

Pour le CAMPING et les VACANCES la MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS a mis au point des articles spéciaux : sacs de couchage, gilets en duvet extra-léger, dont le confort est particulièrement apprécié des sportifs.

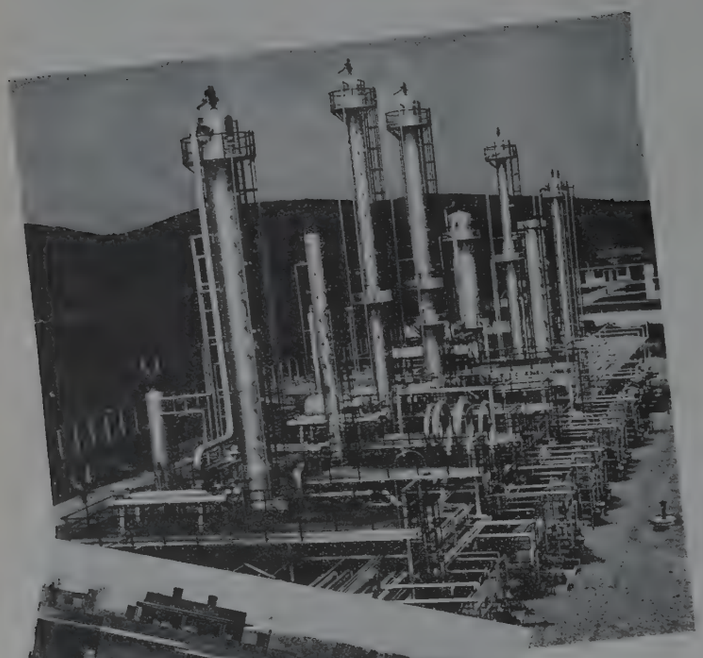
Les USINES MONTIES à BEAUMONT-de-LOMAGNE et la « MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS », à TOULOUSE, disposent de vastes usines comportant les plus récents perfectionnements. Tous les efforts de la Direction tendent vers le but suprême : « SATISFAIRE LA CLIENTELE » par des livraisons irréprochables à des prix avantageux !

MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS. — *Un des derniers modèles de machines à piquer à grand rendement.*

Quelques machines trieuses de plumes du grand hall des usines Monties.

Une cardeuse nappeuse.

MANUFACTURE TOULOUSAINE DE COUVRE-PIEDS. — *La pose des volants. Vue d'un banc de machines.*

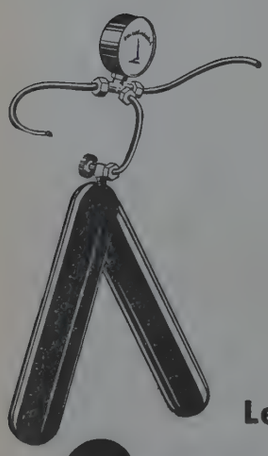


Dans le Sud-Ouest

16 postes de compression et plus de 100 stations de distribution

Offrent le Supercarburant gazeux

Cendoctane



- Un mètre cube de Cendoctane vendu de 31 frs 60 à 36 frs égale au moins 1,3 litre d'essence, ce qui équivaut à de l'essence à 25/28 francs.
- Cendoctane rend le camion à essence aussi économique que le Diesel.
- Cendoctane empêche vols et gaspillages.
- L'installation, amortie en quelques mois, bénéficie des facilités de crédit de la DIAC.

Le Kilomètre à moitié prix

Cendoctane

SUPERCARBURANT GAZEUX

A PLUS DE 100 D'INDICE D'OCTANE

ELVINGER 2124

TECHNIQUE NOUVELLE FORMULE NOUVELLE

Sa présentation originale.
Ses dimensions.
Son relief musical.
Son prix.

C'est un poste

FRANCQ-RADIO

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

ÉTS R. LEVÊQUE

22, rue Abbé-Torné

TARBES

(Hautes-Pyrénées) Tél. : 10-11

Cliché Peritpas. Banyuls-sur-Mer.

DANS UN DÉCOR DE FORCE, DE LUMIÈRE ET DE SOLEIL... BANYULS.

LE CRU BANYULS

A L'EXTRÊME occitan de la terre de France, le long de la Côte Vermeille au pouvoir si séducteur, protégée des Pyrénées, à l'endroit même où les Romains situaient le « finis galliæ », le Cru Banyuls étage ses vignes sur les pentes abruptes des derniers chaînons des Albères.

Dans un décor de force, de lumière et de soleil, qui vit naître le génial Aristide Maillol et où sculpteurs et peintres viennent puiser le puissant équilibre des masses et l'étonnante diversité des couleurs, les quatre communes de Collioure, Port-Vendres, Banyuls et Cerbère, à l'arrogance fière des filles catalanes, chantent à Dionysos la chanson du vin et emplissent sa coupe du nectar le plus rare.

Sur les derniers contreforts pyrénéens, l'homme a tenté la folle aventure de constituer parmi les roches un vignoble. Des terrasses soutenues par des murs en pierres sèches ménagent des espaces de quelques mètres où le vigneron consent une culture rude et de faible production. Sur ces pentes les ceps semblent tordus par l'effort de leurs racines, reptant avec patience à travers les failles rocheuses, afin de s'assurer quelque fraîcheur pendant la canicule.

Tous les travaux sont effectués à bras d'homme, et c'est à dos de mulet qu'il faut descendre la vendange sur les flancs abrupts où cependant les cépages nobles, et en particulier le grenache, abreuvés de soleil et d'effluves marins, concentrent goutte à goutte cette liqueur rutilante qui, par une lente et subtile gestation, va procréer ce grand vin de France, au délicieux chatoiement, au pénétrant arome.

Vin unique, résultat d'un concours de circonstances et de lieux réalisant l'harmonie de la nature et du travail humain, sa place dans l'Armorial des vins de France doit être, parmi les plus nobles, celle d'un Grand ; Grand Seigneur, certes, de caste et de race, aux titres authentiques confirmés par lettres patentes du roi Louis XV, il est tout cela.

Et malgré tous ses mérites ce Patricien est quasi inconnu, sinon méconnu : son élaboration est cependant soumise à de strictes règles d'honneur, faites d'usages locaux, loyaux et constants, transmises de père à fils, religieusement respectées, que le législateur codifia en 1898 ; idée excellente au départ, ayant pour but d'aider ces vignerons obstinés, de les inciter afin qu'ils persévèrent dans l'élaboration de ce « Soleil en Bouteille », dont la production, seule ressource de ces êtres taciturnes et courageux, n'était plus rentable ; codification apportant des avantages, fiscaux surtout, bienfaisante certes, mais qui rendit statique la lente évolution vers la perfection à laquelle tendait, à travers les ans, l'élaboration du produit, en fixant trop tôt des normes, depuis dépassées à la lumière d'expériences étrangères.

Las, corseté dans son statut, le Banyuls peut encore évoluer ; pratiquement, il ne peut plus muer.

Pourtant, tel quel, ce produit naturel supérieur, où n'entrent ni aromes chimiques additionnels ni macérations végétales quelconques, reste un grand vin d'apéritif, de dessert ou de lunch ; malheureusement le nom de Banyuls a servi trop longtemps de pavillon à une marchandise hors cru ; malgré les réglementations, malgré les producteurs qui livrèrent toujours un produit impeccable, dans des périodes, disons faciles, des coupages ou même d'ignobles substitutions ont été présentés au consommateur sous le patronyme « Banyuls » qui l'ont discrédité... auprès de ceux qui n'ont jamais dégusté un Banyuls authentique.

Car l'homme fortuné qui eut l'heur de goûter un vieux Banyuls, chargé de l'odeur pénétrante du terroir catalan où les aromes des odoriférantes Simples Pyrénéennes se mêlent aux Embruns parfumés du Golfe du Lion ; celui qui dégusta un de ces vins capiteux et souples comme une brune fille de notre Roussillon au baiser plein de fougue naturelle et d'artifices subtils, celui-là vivrait-il cent ans et même davantage qu'il ne peut oublier cette initiation qui restera dans sa mémoire comme une de ces rares et divines minutes où dans le « Moi » humain tout est lumière et tout est joie.

Syndicat de Défense du cru Banyuls.

C'EST A DOS DE MULET QU'IL FAUT DESCENDRE LA VENDANGE SUR LES FLANCS ABRUPTS.

LES TRAVAUX S'EFFECTUENT A BRAS D'HOMME.

SOCIÉTÉ DES GRANDS CAFÉS
DE TOULOUSE

G° CAFÉ DE LA COMÉDIE
G° CAFÉ GLACIER DES AMÉRICAINS
G° CAFÉ RESTAURANT LAFAYETTE

UNE ÉTAPE
GASTRONOMIQUE

Noblesse oblige
LE LAFAYETTE

LE RESTAURANT
DE L'ÉLITE

TÉL. : 252-52 - 246-62

A TOULOUSE
PLACE WILSON

AMOUROUX
FRÈRES
80, allées Jean-Jaurès, Toulouse
S.A. capital 67.500.000 fr. fondée en 1873

Moissonneuse-Lieuse « Amouroux Frères » mixte (à prise directe pour tracteur et traction animale) en travail

MOISSONNEUSES-LIEUSES.
FAUCHEUSES.
RATEAUX & FANEUSES
"TOUT ACIER" garanties 10 ans
et bénéficiant de 3/4 de siècle d'expérience
1843 agents en France
Succursales à : PARIS-LYON-NANTES-ANGOULÊME

DEUX GRANDES MARQUES
CONSACRÉES
PAR LA FAVEUR CONTINUE DES GOURMETS
DU MONDE ENTIER

RR
LA CUISINE *toute prête*
Raynal & Roquelaure
CONSERVES DE QUALITÉ
CAPDENAC . AVEYRON
Foies gras. Truffes. Gibiers. Escargots. Cèpes
Plats cuisinés. Fruits au sirop. Légumes

Saucisson
Mireille

FENOUILLET . HAUTE-GARONNE
Arles. Ménage. Salami. Coppa
Jambons sous-boite Pâtés

UNE GAMME INCOMPARABLE DE FINES SPÉCIALITÉS
En vente partout

MANUFACTURE DE DRAPERIES
DRAPS MILITAIRES & NOUVEAUTÉS

★

ÉTABLISSEMENTS
MAURICE AMALRIC & C^ie
Société à responsabilité limitée.

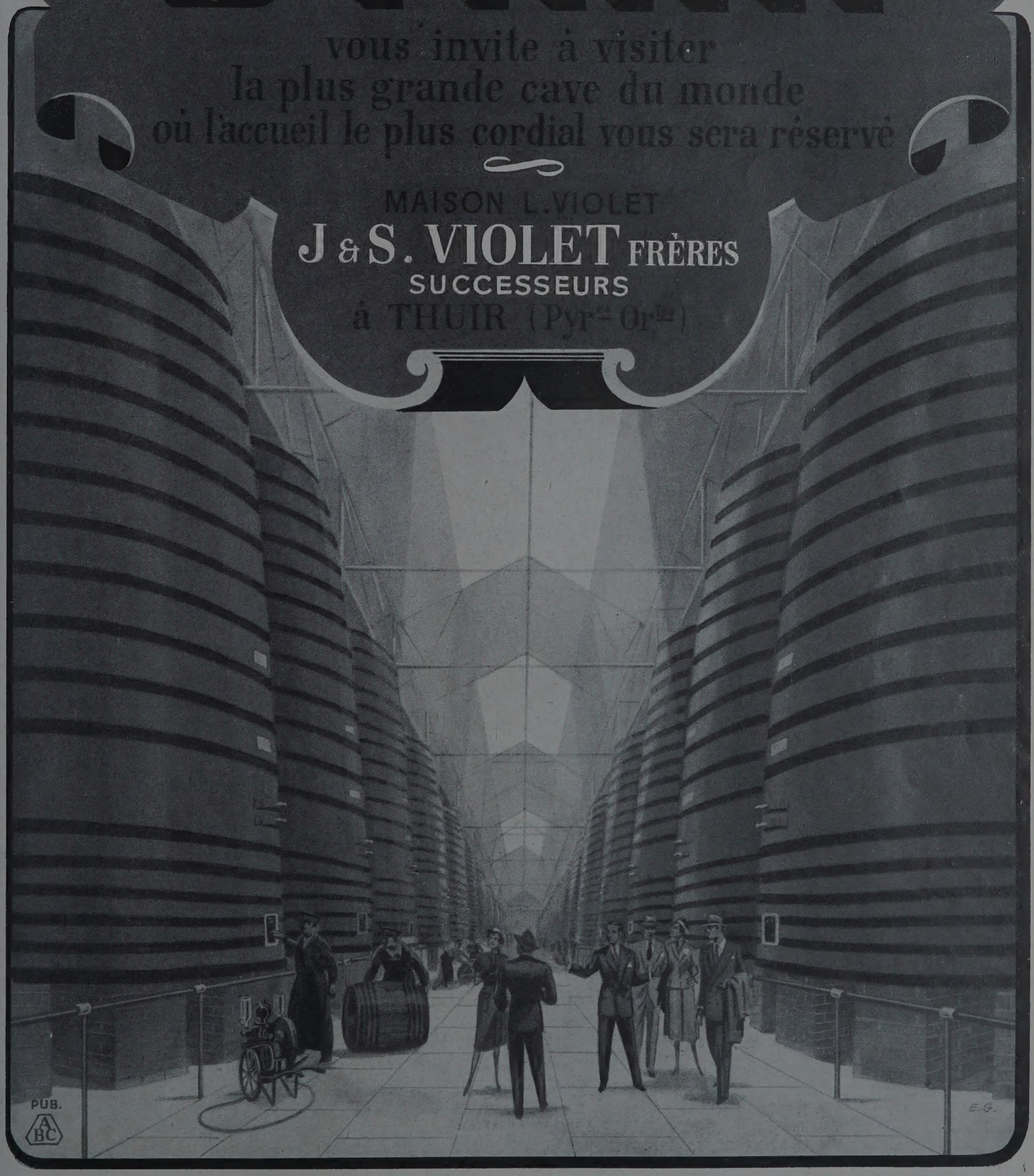
★

BUREAUX ET USINE : **73, rue Théron-Périé**
CASTRES (Tarn) Téléphone : 0-51.

BYRRH

vous invite à visiter
la plus grande cave du monde
où l'accueil le plus cordial vous sera réservé

MAISON L. VIOLET
J & S. VIOLET FRÈRES
SUCCESSEURS
à THUIR (Pyrés Or.tales)



PUB. ABC

E.G.

Son Excellence Valmya
ambassadeur des Grands Vins de France

GRAND VIN GÉNÉREUX
VIEILLI ET MIS EN BOUTEILLES
AU
CHATEAU DE VALMY

VALMYA

MARQUES DÉPOSÉES

Les Valmya valent mieux

ARGELÈS S/MER
PYRÉNÉES ORIENTES

LES GRANDS VINS DU CHATEAU DE VALMY

VALMYA

est l'exemple et le prototype des grands vins généreux naturels français. Provenant de cépages sélectionnés et de vendanges surmûries, élaboré dans le respect des traditions ancestrales, vieilli en bois spéciaux, **VALMYA** ne prend nom qu'après trois ans de gestation en cave d'origine. Alors seulement **VALMYA** est mis en bouteilles et classé dans les réserves souterraines du château de VALMY. Là se parachève sa lente métamorphose.

M. Victor PEIX, propriétaire actuel du domaine de VALMY, a organisé la diffusion de la marque bien connue de l'élite et des gourmets. Le succès grandissant de la marque, dû à la vinification type grand Porto, consacre la fière devise du blason : « **LES VALMYA VALENT MIEUX** ».

UNE MARQUE : VALMYA
UNE ORIGINE : LE CHATEAU DE VALMY
UNE GARANTIE : MIS EN BOUTEILLES AU CHATEAU

LE BOULOU

A 18 kilomètres de la Méditerranée, à 9 kilomètres de la frontière d'Espagne, sur la route internationale N° 9, la Station du Boulou se blottit au fond d'un vallon de la chaîne des Albères. La qualité et l'efficacité de ses eaux est connue depuis des siècles ainsi qu'en fait foi la chapelle de Saint-Martin-de-Fenouillar réservée aux moines qui, dès le moyen âge, venaient se soigner aux sources du Boulou. La chapelle date du x^e^ siècle et possède les peintures murales les plus anciennes du Midi de la France.

Bicarbonatées, sodiques, les eaux des quatre sources du Boulou offrent d'abord aux curistes tous les avantages qui découlent de la nature de cette minéralisation. De plus la présence de fer et d'arsenic confère au Boulou une originalité très particulière. Grâce à ces molécules métalliques, les Eaux du Boulou sont toniques et, loin de déprimer le curiste, la cure du Boulou a une action très favorable sur l'état général et combat l'asthénie dont sont atteints la plupart des hépatiques. Les maladies du foie et surtout de la vésicule biliaire sont en effet les indications essentielles de cette station : les cholécystites calculeuses ou non sont toujours améliorées, souvent guéries. Les congestions du foie, l'insuffisance hépatique et ses séquelles (migraine, urticaire, asthme hépatique, diabète), trouvent dans les sources du Boulou une médication enfin efficace.

Le fer et l'arsenic de ses eaux permettent en outre de traiter avec succès certaines maladies coloniales, en particulier le Paludisme et les Dysenteries.

Le Boulou offre ainsi aux coloniaux le double avantage d'un traitement hépatique joint à un traitement antianémique qui atténuera efficacement les diverses agressions climatiques et toxiques qu'ils ont subies. Cette station doit devenir le relais qui leur permettra à leur retour en France de redresser en quelques jours un état de santé déficient. L'Hôtel de l'Établissement, situé dans un parc magnifique entouré de coteaux, est une véritable oasis de calme et de repos. Son confort est réel et sa cuisine réputée; ses prix très abordables.

Le Boulou, est aussi pour ceux qui désireraient se distraire un centre de Tourisme : la mer est à 18 kilomètres, l'Espagne à 9 kilomètres et, à côté, le Roussillon offre à ses visiteurs ses richesses artistiques : Elne, Serrabona, Arles-sur-Tech, etc. La haute montagne avec Font-Romeu et la Cerdagne est à deux heures d'auto du Boulou. Le climat du Boulou est très doux et permet même une cure d'hiver.

Ce triple avantage de ses eaux souveraines, de sa situation touristique, de son climat idéal attire chaque année dans la Station un nombre croissant de curistes qui viennent boire à ses sources millénaires cette eau vivifiante qui leur redonnera la santé et la joie de vivre.

Les Grandes Caves des Cabannes

vous présentent la gamme de leurs vins

Voici quand et comment ils se consomment :

NOTRE MENU

Apéritif
FLOVERMEIL Etiquette Rouge
Frais
Hors-d'œuvre. Poisson, Foie gras
FLOR-ET
Très Frais
Sur une sauce ou au choix
FLOR-GUY
Légèrement Frais
Rôti
FLORY
Température d'appartement
En hiver légèrement chambré
Dessert, Goûter, Lunch
FLOVERMEIL Etiquette Noire
LAURFLOR
FLORT - TUILÉ ET DORÉ
Tous légèrement Frais

PREMIER GRAND PRIX et DIPLOME D'HONNEUR à la Foire Exposition de BEZIERS

DIPLOME D'HONNEUR Hors-Concours avec félicitations du Jury à VALRAS-Plage

PREMIER GRAND PRIX à la Foire Internationale de la vigne et du vin à MONTPELLIER
Divers prix, Médailles et Diplômes

Consultez-nous !

Nous sommes certains du succès et de la satisfaction que vous en aurez

Nous tenons toutes références à votre disposition

Les Grandes Caves des Cabannes
SAINT-FÉLIU-D'AVAIL (Pyrénées-Orientales)

LA PRESTE par PERPIGNAN (P.-O.) Altit. 1.130 m.
GRAND HOTEL AVEC ÉTABLISSEMENT THERMAL — (25 mai - 8 Octobre)
TUE LE COLIBACILLE
Station unique au monde pour les voies urinaires

ANCHOIS de Maille — MASPHARNER-ASTIE — COLLIOURE (Pyr.-Or.)

AMÉLIE-LES-BAINS

Cette coquette station climatique du Roussillon, à 240 mètres d'altitude, est un site comblé des dons de la nature; son climat idéal, toute l'année, est particulièrement sédatif; le ciel y est excessivement lumineux, l'air très pur et à l'abri des vents, grâce à une ceinture de montagnes verdoyantes dominées par le Canigou (2.800 mètres); les eaux sulfureuses sodiques, qui jaillissent à des températures variant de 23° à 68°, procurent leurs bienfaits aux personnes atteintes de rhumatismes, névralgies, asthme, diabète, colibacillose, etc... Ce rapide aperçu démontre que la station d'AMÉLIE-LES-BAINS est une véritable perle où les villégiateurs feront une merveilleuse cure de repos, à toute époque de l'année. o o o o o

UNE BELLE ENTREPRISE VINICOLE EN ROUSSILLON

ESTAGEL, au centre des aires du **COTES d'AGLY** et des **CORBIÈRES SUPÉRIEURES du ROUSSILLON**, contie la production de ses coteaux ensoleillés à sa cave coopérative, la plus importante du département. Fondée en 1910, première construction commune dans la Vallée de l'Agly, le berceau de la coopération vinicole en Roussillon, elle groupe actuellement 665 membres, la totalité des vignerons d'ESTAGEL. D'une capacité de logement de 100.000 hectolitres, elle procède à l'élaboration de vins rouges de table de 10 à 11°, de vins supérieurs blancs et rouges de 13 à 14°, de mistelles et vins de liqueur et, enfin, des Vins Doux Naturels à appellation contrôlée COTES d'AGLY, qui font la renommée de la région.

Ses produits s'écoulent soit par intermédiaire du commerce de gros, soit par vente directe aux détaillants et consommateurs, vente qui prend chaque jour plus d'ampleur, en raison de la qualité des crus livrés.

Hostellerie " La Frégate "
COLLIOURE (Pyr.-Or.)

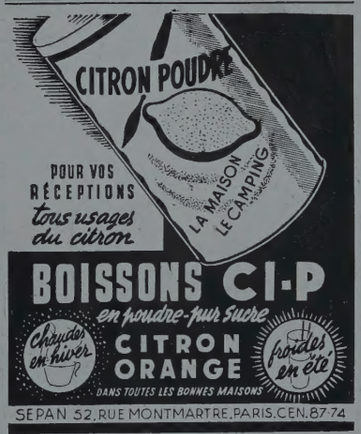
SA CUISINE APPPRÉCIÉE
SPÉCIALITÉS ESPAGNOLES
TOUT CONFORT o o o
EAU CHAUDE ET FROIDE
SALLE DE BAINS o o o
Ouvert toute l'année - Tél. 79

CHAMBRE SYNDICALE
PATRONALE DES
INDUSTRIES TEXTILES
de LAVELANET
LAROQUE-D'OLMES et environs

MANUFACTURES
DE DRAPERIES
pour HOMMES
DAMES
GARÇONNETS

ROUTE DE RAISSAC
LAVELANET (Ariège) - Tél. 234

OFFICIERS MINISTÉRIELS
15 hectares bord Loire, 8 pièces. Grand confort. belle DEMEURE d'époque, vue cachet agrém. rappt seul chargé UNIQUE
FEAU 132, Haussmann LAB. 69-34



TOUJOURS BELLE sans fard ni crème, grâce à BOROL, produit qui renferme tout pour assurer votre beauté. BOROL, 10, rue Bayard, TOULOUSE (éch. gratuit contre 2 timbres à 15 francs pour frais d'envoi).

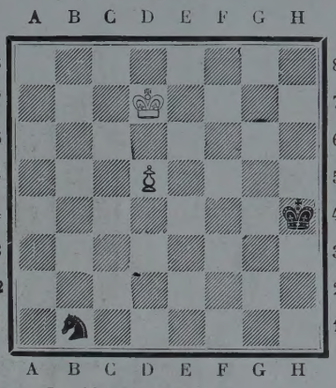
HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. : 250-20.

PETITE ANNONCE

On achèterait catalogue suppléments de théâtre *Petite Illustration* publiés jusqu'à décembre 1939. Écrire : FOURNIER, 103, rue du Théâtre, Paris (XV^e^).

LES ÉCHECS N° 69

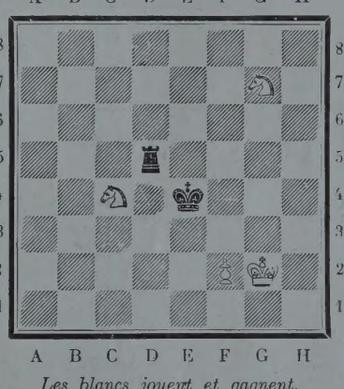
Solution de l'étude n° 70, par Moravec (1938).



Les blancs jouent et gagnent.

1. d5-d6 ! et trois variantes :
Si 1. ..., Cb1-d2. — 2. Rd7-ç7 ! gagne.
Ou si 1. ..., Cb1-ç3. — 2. Rd7-ç6 ! gagne.
Ou si 1. ..., Cb1-a3. — 2. Rd7-é6 ! gagne.
Une incroyable réussite artistique avec un matériel aussi réduit !
Essayez tous les autres coups des blancs : aucun ne gagnerait.
Par exemple, si 1. Rd7-ç7 ?, Cb1-ç3. — 2. d5-d6, Cç3-b5+ et ×d6 nulle.
1. Rd7-ç6 ? Cb1-d2 (menace 2. ..., Cd2-é4 nulle). — 2. d5-d6, Cd2-ç4. — 3. d6-d7, Cç4-é5+ et ×d7 nulle.
1. Rd7-é6 ?, Cb1-ç3. — 2. d5-d6, Cç3-é4. — 3. d6-d7, Cé4-ç5+ et ×d7 nulle.
Le premier coup des blancs, ainsi que le second coup dans les trois variantes indiquées, est le seul coup qui gagne.

Etude n°71, par Henri Rinck.
Basler Anzeiger, 10 février 1922.



Les blancs jouent et gagnent.

La difficulté provient de ce qu'il faut éviter que la tour ne se sacrifie contre le pion, car deux cavaliers ne peuvent pas gagner contre le roi seul. Henri Rinck (né à Lyon) a eu quatre-vingts ans le 10 janvier 1950. Nous lui souhaitons de nombreuses années encore d'activité créatrice, car son génie artistique, comme nous le prouvent de récentes compositions (rappelons-nous son dernier recueil : *les Surprises de la théorie*, où il démontra, contrairement à l'opinion quasi universelle, que deux pièces mineures ne perdent pas forcément contre deux tours), a gardé toute sa fraîcheur.

ANDRÉ CHÉRON.

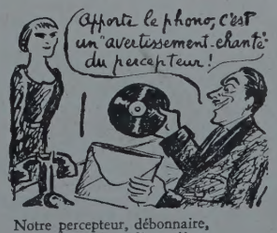
A LA MANIÈRE DE « LOUISE » OU LA VIE EN CHANTANT, par CAMI.

On fêta le cinquantenaire
De *Louise*, il y a peu de temps,
L'adorable quinquagénaire
Est fraîche comme en son printemps.
En écoutant : « Ma soupe est prête ? »
Par le père, plombier-chanteur,
La salle applaudit l'interprète,
Acclama le compositeur.

Comme les héros de *Louise*,
Puisqu'en prose on peut roucouler,
Rendons l'existence moins grise,
Et chantons au lieu de parler.
Par une prose musicale
Remplaçons notre « bla-bla-bla » ;
Que la phrase la plus banale
S'harmonise d'un tralala !

Sur un air que l'on improvise,
Dès que sont ouverts nos volets,
Comme « ma soupe » dans *Louise*,
Chantons : « Café au lait ! Olé ! »
Puis, au Métro, l'âme sereine,
Ténors, basses ou barytons,
Entonnons : « Un billet, tontaine !
« Un billet ! tontaine et tonton ! »

Dans le parlement en furie,
On s'insulte, même en argot,
Il serait mieux qu'on s'injurie
Sur des airs de *Madame Angot* !
Si les chefs d'Etat, en musique,
Parlaient, ils changeraient d'humeur,
Plus de guerres, plus d'atomiques,
La musique adoucit les mœurs !



Notre percepteur, débonnaire,
Nous enverrait ce disque-là :
« Avis sans frais, lon-la-lonlaire,
« Payez vos impôts, lon-lon-la. »
Bref, il faut chanter, tout l'indique,
Chez soi, au bureau, en plein air ;
Laissons les courants politiques
Et vivons dans les courants d'air !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

JACQUES GRIFFE-PARIS

PUB. M. NOIRCLERC — PARIS